

The background of the entire page is a photograph of two people riding bicycles away from the camera on a paved path. The path is flanked by dense, tall green trees and bushes, creating a tunnel-like effect. The lighting is bright, suggesting a sunny day. The overall tone is peaceful and natural.

ATELIERS D'ÉCRITURE

—ANNÉE 2025—

Animés par Michèle Lesage

Les fauteurs de mots

Table des matières

INDEX	5
MICROCHIMÉRISME ET ÉPIGÉNÉTIQUE	6
La portée de nos pas	7
Marcher sans laisser de trace	11
La scientifique en moi	13
Cataractes	15
Crouch ! Crouch !	18
Ne pleure pas	21
LE NID	23
L'univers du nid	24
Contemplation	26
Le refuge	28
Le projet	29
Où est le nid ?	31
Mourir un peu avec elle	32
VICES CACHÉS	33
Plaisir assuré	34
Un soupir envolé	37
La force des interdits	39
Sous la colère qui gronde	41
Les griffes de la jalousie	45
IPSÉITÉ	47
Forger l'intérieur	48
L'ipséité, ce qui fait que je suis moi-même...	50
Le nom de famille	53
S'élever	56
« Soyez vous-même, les autres sont déjà pris »	58
Ipséité et les vents contraires	60
Moi et pas une autre	62

UN JOUR AU CIRQUE	65
Gymnastique imposée	66
Le vol des oiseaux	68
La meilleure représentation	70
Le vertige	72
Point de bascule	74
La corde claqué	77
Cinq balles rouges	79
SE FAIRE SON CINÉMA	81
Le clan	82
Confidences	84
Rouler vers son avenir	87
Une enfant choyée	90
Une vie de femme	92
L'espoir renaît	94
Assumer ses actes	97
Une expérience scientifique coûteuse	99
L'incendie	101
LA VALISE TROUVÉE	104
Mystère et boule de gomme	105
Le voyage d'une vie	107
Que de souvenirs...	109
Bon débarras	111
Dans le parc, la nuit	114
Sans retour	116
Une valise trouvée au grenier	118
La valise bleue	120
Expérience de valise	124

ADIEU TRISTESSE !	126
Cinq ans déjà	127
L'enjôlement	128
Cet automne-là	131
Le blanc manteau	133
Chanson guillerette	135
Adieu tristesse	137
Impossibilité d'y adhérer !	139
Le jardin familial	141
De café et de fleurs	144
Une chienne et des arbres	146

INDEX

<i>Bergeron, Louis</i>	105, 127
<i>Bertrand, Louise</i>	7, 24, 48, 66, 82, 107, 128
<i>Filteau, Hélène</i>	9, 34, 50, 68, 109, 131
<i>Françoise Lavigne</i>	26, 53
<i>Langlais, Catherine</i>	11, 70, 84
<i>Lavigne, Françoise</i>	72, 87, 111, 133
<i>Légaré, Lise</i>	114
<i>Lesage, Michèle</i>	37, 56, 74, 90, 116, 135
<i>Marcotte, Martine</i>	13, 28, 39, 92, 118, 137
<i>Niles, Cécile</i>	15, 29, 41, 94, 120, 139
<i>Rocque, Rachelle Rose Anna Marie</i>	18, 45, 58, 97, 141
<i>Simard, Paule</i>	31, 60, 77, 99, 124, 144
<i>Tardif, Sylvie</i>	21, 32, 62, 79, 101, 146



Par Andre Hunter

Microchimérisme et épigénétique

Thème : l'expression en soi des multiples générations qui nous précèdent



La portée de nos pas

Par Louise Bertrand

Tant d'émoi derrière soi. Tant de beauté sur le bout de notre nez. Tant d'effluves depuis sur le fleuve. Il y a des matins de ressourcement où l'appel résonne plus fort.

J'ai connu ces moments où le vague à l'âme nous fait vibrer et révèle ce qu'il y a de plus profond dans notre histoire. Dès l'instant où j'ai su que je venais d'une bâtisseuse de pays, j'ai cru bon hisser mon orgueil d'un cran. C'est que cette femme, honorable du fait de ses nombreuses couches, a réussi, non sans peine, à dépasser les limites imposées par son époque.

Alexina Godon-Croteau, mon arrière-grand-mère maternelle, avait tant de jumeaux qu'elle mériterait que son nom soit inscrit au Panthéon du Québec, sous-section Abitibi-Témiscamingue, sous-sous-section Amos. J'aimerais raconter sa vie, assurément difficile. Entre les brassées de lavage à la main, les semailles, la popote suivie de la vaisselle à laver, le reprisage, elle trouvait du temps pour le commerce et l'agriculture, ayant mis sur pied l'une des plus belles fermes de la région. Il faut dire que Madame Croteau organisait des chasses au trésor sur son domaine afin d'avoir la paix. Quand elle décidait de bien cacher une tasse brisée dans la grange, elle y mettait de l'ardeur pour que sa marmaille n'entre pas dans la maison avant longtemps et que le découvreur se régale du carré aux dattes réservé à cette fin.

Quand je pense à mon aïeule, j'imagine aisément sa force de caractère, sa détermination et ses contours rebondis autour desquels s'accrochaient les Télésphore, Emmanuel, Josapha, Aline, Flore et bien d'autres tels que Corine, ma grand-mère, une jumelle de la dernière lignée des cinq couples enfantés. En plus des bessons, d'autres enfants « uniques » complétaient la trêlée qui, chaque dimanche, occupait quelques bancs à l'église. Attentive aux sermons, Alexina priait comme toute bonne chrétienne du temps, mais espérait à la fois que son Philippe parte pour plus longtemps aux chantiers afin de la laisser tranquille une fois pour toutes.

En 1913, Alexina voit la maladie emporter son mari et la laisser avec les p'tits derniers à peine âgés d'un an. En laissant le village de Saint-Prosper, elle répond à l'appel d'une terre en Abitibi, prend le train et part sans le chef de famille se bâtir une nouvelle vie à Amos.

Pour être certaine de ce que j'écris, il faudra fouiller les rares archives, questionner les descendants, mais surtout remonter le fil de mes artères. Car me regarder dans le miroir ne suffit pas. Bien que certains de mes traits soient ressemblants à ceux d'Alexina ou de Corine, c'est dans le creux qu'il faut scruter, dans le poplité du cœur pour être précise, là où il y a gèneflexion devant notre mémoire ancestrale.

Je ne peux pas renier ce qui m'a forgée. Je ne peux pas me délitér, ma pierre d'assise est trop solide. Je ne peux que m'instruire de mon hier, récolter les fruits de ce que mon Alexina a semé tout autour et répandre les graines résultantes pour m'assurer que le visage de mes enfants reflète un maximum de confiance et de fierté. C'est à cela que je sers.

C'est pour cela que les empreintes laissées par nos pas sont primordiales et surtout indélébiles.



Le cri...

Par Hélène Filteau

Le cri surgit en moi de nulle part, mais
m'arrache l'oreille. L'angoisse m'enserme
le cœur, me coupe le souffle...

Mon oreille se déploie en circonférence
autour de moi, à l'affût... de toutes les
directions m'arrivent le silence...

L'eau chemine sur mon échine jusqu'à
mes reins.

Déroutée, je fais pourtant un autre pas dans le sable vers la mer turquoise...

Comment un lieu si idyllique peut-il me causer toute cette angoisse ?

Ma vision, même, s'embrouille et cherchant à m'appuyer, je m'affale comme un
pantin.

Je me sens comme une loque presque morte...

Je reste là à contempler le ciel, un petit nuage traverse mon champ de vision,
amenant un sursis à mon esprit affolé...

Puis, venant de « jenesaisoù », une image se superpose au bleu du ciel...

L'image d'un corps évacué par la mer !

Un cri monte

ADELINÉ !

A DE LI NE ?

La trace en moi...

Chemin ouvert ou fermé,

Le passé revient.



Marcher sans laisser de trace

Par Catherine Langlais

En marchant pour la première fois sur le sol gelé de la réserve, j'ai eu l'impression d'avoir une décharge électrique qui entrainait en moi par les pieds. Chaque pas me donnait l'impression de m'approcher d'une force qui m'effrayait tout en m'aspirant comme un grand champ magnétique.

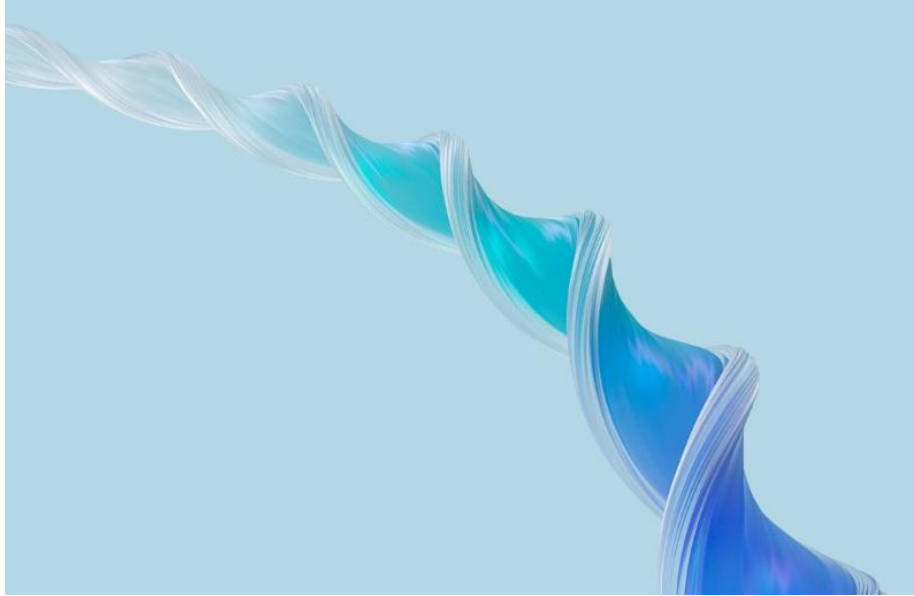
Devant moi, le lac, là où on les avait aperçus la dernière fois.

Le mouvement des vagues comme un pendule m'obsédait et me donnait le tournis, j'ai eu besoin de m'asseoir sur les bûches laissées autour des braises du feu. J'y suis restée assise, seule, absente, hypnotisée, au centre de la clairière pendant plusieurs minutes. Il faisait froid, mais je suais à grosses gouttes. Mon esprit s'est mis à défiler des images en couleur, mais floues, à toute allure : bleu, vert, rouge, orange; du feu, de la terre, du bois, un plancher, du sang. Mon propre hoquet m'a surpris, et les mouvements dans la tente derrière moi m'ont rappelé où j'étais. J'ai pris quelques secondes pour appliquer les techniques de respiration apprises pendant ma retraite de yoga dans les Cantons-de-l'Est en 2019. Mais qu'étaient ces souvenirs qui m'envahissaient soudainement ? L'odeur de sapinage et de sauge brûlée a réussi à me ramener au moment présent. J'étais là en voyage professionnel, une mission sociale pour soutenir la communauté dans cette immense épreuve. Mon patron m'avait désignée pour ma facilité à gérer des crises, et surtout parce que je n'étais pas liée d'aucune façon aux résidents de cette communauté. J'étais neutre, et je devrais le rester.

Et pourtant.

Depuis mon arrivée ici, sur les rives du Grand Lac, je me sentais familière avec chacune des personnes que je rencontrais. Comme si chacune de mes cellules était liée à l'un des membres de la communauté.

Le grand chef Mark était sorti de la tente à « sweat » et s'était approché de moi d'un pas lent. Ses yeux bleus perçants, qu'on ne s'attend pas à voir chez les Premiers Peuples, m'avaient désarmée. En serrant sa grande main chaude, j'ai senti tout le courage que j'avais rassemblé pendant le trajet de huit heures se dissoudre dans mes veines. J'avais été nommée pour diriger les mesures d'urgence, mais j'ai rapidement compris que je ne serais qu'une marionnette entre ses mains.



La scientifique en moi

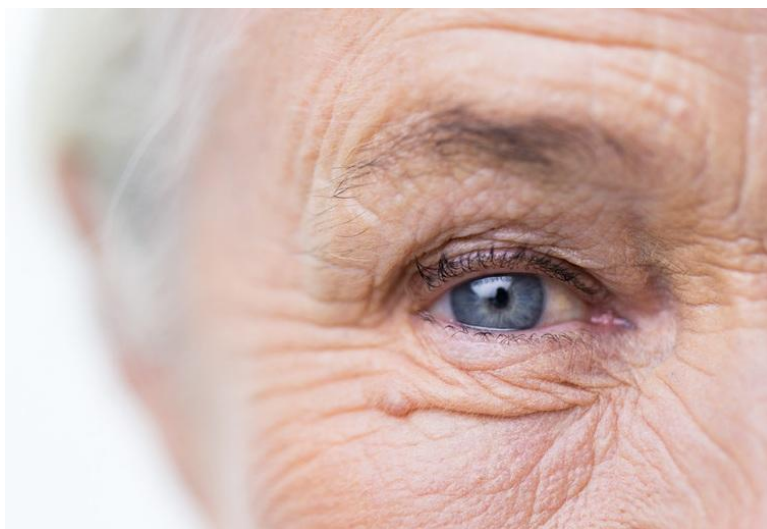
Par Martine Marcotte

Maman, je viens d'entendre parler de ces théories, relativement récentes, sur le microchimérisme et l'épigénétique. J'avoue que je ne suis pas vraiment confortable avec ces concepts et que ma première réaction a été de les rejeter en bloc. Ça ne correspond pas à ce que j'ai appris jusqu'à présent sur le génome et ses interactions avec l'environnement. C'était déjà assez difficile à comprendre, mais voilà que d'autres facteurs s'ajoutent ! Toutefois, la scientifique en moi se doit de garder un esprit ouvert face à ces découvertes. Elles pourraient sembler farfelues au premier abord, mais les expériences faites sur les animaux sont convaincantes. De plus, elles pourraient éclairer certaines transmissions d'une génération à l'autre que la génétique seule ne peut expliquer comme ce que l'on appelle les instincts, que certains animaux semblent posséder dès leur plus jeune âge. L'hérédité, c'est plus que la simple génétique.

Moi qui me suis toujours trouvée compliquée, souvent tiraillée entre deux aspects de ma personnalité, ça ne me rassure pas d'apprendre qu'il me vient des marques d'individus de ma famille que je n'ai même pas connus.

Par contre, je suis heureuse d'apprendre qu'il y a en moi un petit quelque chose de plus qui me vient de toi. Et ce petit quelque chose n'est pas seulement une séquence d'ADN venant de tes gènes, mais aussi quelque chose qui me vient de ton vécu. D'une certaine façon, je te sens plus proche. J'aime ces cellules et expériences que tu as laissées profondément ancrées en moi. C'est peut-être ça l'éternité...

Depuis la retraite, je ne lis plus guère de publications scientifiques, mais je vais peut-être m'y remettre afin d'en apprendre davantage sur le sujet.



Cataractes

Par Cécile Niles

Malgré toutes mes démarches thérapeutiques, ma formation en psycho et mes expériences vécues durant mes longues années de vie, il y a des moments où je me sens encore vulnérable, fébrile. Voilà ce que je confiais à mon amoureux et à mes deux sœurs, Élisabeth et Catherine, venues passer quelques jours avec moi dans le temps des Fêtes.

J'étais si heureuse d'avoir suggéré cette rencontre avec mes sœurs, l'une d'elles récemment veuve. Avec mes deux petites sœurs, nous avons planifié l'ensemble des menus, chacune apportant le nécessaire pour un des repas du soir. Louis avait voulu contribuer en achetant une belle dinde « bio » pour le festin du souper de Noël et je fournissais tout le reste. En fin d'après-midi, avant de se préparer à aller chanter à la messe de cette veille de Noël et prenant conscience que l'événement se concrétisait finalement, je leur partageais mon émotion : « Réalisez-vous, les filles, nous l'avons fait ? » « We made it ! » ...pas de tempête de neige... tout le monde est en santé... oh, mon amoureux avait bien une petite toux, mais presque rien... ce qui ne l'a pas empêché de venir prendre tous les repas avec nous et de profiter de ces bons moments. Alors que tout se déroulait bien, voilà qu'on me reflétait que dernièrement j'étais parfois un tout petit peu impatiente, irritable.

Il faut dire qu'une semaine avant l'arrivée de mes sœurs, j'avais été opérée pour les cataractes. Les deux yeux. Ce qui implique des gouttes oculaires durant un mois, au début quatre fois par jour. Une intervention chirurgicale mineure. Ce n'est rien du tout. Ce n'est même pas une maladie, mais une des conséquences du vieillissement. À un certain âge, presque tout le monde y passe. Et pourtant, moi, dans mon unicité, j'ai été ébranlée durant plusieurs jours, avant et après l'opération. De savoir que j'allais me faire « geler » les yeux, que l'ophtalmologiste allait pratiquer des incisions dans chaque œil pour aspirer la cataracte et insérer une lentille... juste d'y penser... ouf ! Juste d'y penser, j'en frémissais. Je n'aimais pas ça du tout, mais pas du tout !

Alors, bien sûr, je me suis raisonnée. J'ai contenu mes appréhensions, mon anxiété, refusant même, le jour de l'intervention, malgré ma pression artérielle un peu élevée, circonstancielle il va sans dire, l'Ativan que l'infirmière me proposait. Je me sentais capable de gérer mon agitation intérieure avec les techniques de relaxation et de méditation que j'avais apprises et intégrées dans le passé. D'autre part, pour rien au monde je n'aurais voulu retarder cette opération. J'étais vraiment contente que ce soit enfin mon tour, parce que ma vision devenait de plus en plus embrouillée au cours des derniers mois.

Je suis reconnaissante des progrès scientifiques. Une cinquantaine d'années auparavant, mes ancêtres ne disposaient d'aucun recours. J'ai donc beaucoup de gratitude de pouvoir continuer de jouir d'une bonne vision à la suite de cette action médicale. Je prends d'autant plus conscience de l'importance de ce sens : la Vue.

Qu'est-ce que j'ai pu en voir des « choses » depuis ma naissance ! Que d'images se sont imprimées dans mon subconscient ! Si je pouvais réaliser un film portant sur chaque moment éveillé de ma vie... ouf ! Quel film je pourrais produire ! Bien sûr il y aurait beaucoup de découpages au montage. Surtout si je voulais ne retenir que les représentations qui ont pu laisser leur marque certaine, plus ou moins visible, et peut-être même sans atteinte réelle, alors que d'autres, indélébiles.

Ma personnalité est la résultante de tous ces faits et gestes que j'ai intégrés ou que j'ai abandonnés en cours de route, parce que devenus désuets, inutiles dans le cours de mon évolution sur terre.

Récemment, j'ai repris l'aquarelle. Ma nouvelle vision constitue sûrement un apport important dans l'appréciation que je peux avoir des couleurs, des nuances et des formes que mon inconscient veut reproduire sur la feuille, que je dépose dans un geste parfois hésitant, parfois franchement précis. Pour le moment je m'amuse, j'expérimente, j'ose même. Je barbouille des feuilles, de petits formats. Je réapprivoise la manipulation du pinceau, les couleurs, les pigments, le jeu d'ombres et de lumières. À certains moments, je suis surprise de constater... voilà ! Les techniques apprises il y a plusieurs années ressurgissent, elles sont là, accessibles, à portée de main, au bout de mes doigts.

Au début de l'année 2025, je me suis lancé le défi de créer une aquarelle par jour... une quotidienne... avec l'intention de m'accueillir dans cette démarche unique, parce que novatrice pour moi, avec bienveillance, douceur et beaucoup d'amour. Oui, être dans l'accueil et mettre de côté le jugement, c'est déjà tout un défi. Je considère que chaque dessin que j'appose aux murs de mon atelier est un petit pas dans la bonne direction. J'en suis à ma trente-sixième aquarelle aujourd'hui. Je suis assez fière, de ma constance surtout. Une partie de moi que j'apprivoise dans le processus.

Chacun de ces tableaux laissant une empreinte plus ou moins perceptible, comme un journal pictural de mes états d'âme, selon la sensibilité et la perspicacité de la personne qui voit, qui regarde, et peut-être même, s'en imprègne !



Crouch ! Crouch !

Par Rachelle Rose Anna Marie Rocque

L'enseignante nous demande de réfléchir à notre empreinte invisible qu'on laissera sur Terre pour notre dernière dissertation. Le document doit faire minimum dix pages. Le p'tit Mohammed lâche un commentaire dans le fond de la classe :

— Madame Fossile, est-ce que tu veux que je parle de mon empreinte que je vais laisser dans mon pays natal qui se retrouvera sous l'eau dans quelques années ou dois-je me concentrer avec ce qui se passe ici ?

Silence total dans la salle de classe ! Même la mouche qui tourbillonnait autour de l'aquarium fige dans les airs. Madame Fossile le regarde avec des larmes de culpabilité dans les yeux. Elle angoisse tous les jours au sujet de cette Terre ainsi que l'arrivée de ces déplacés environnementaux auprès de pays occidentaux. Pour s'acheter quelques instants, elle engloutit un peu de café qui est devenu froid tellement elle n'a pas le temps de le savourer comme dans d'autres métiers. Elle ajuste ses lunettes et accroche ses faux-cils.

— *Shkran*, Mohammed. Je t'invite à choisir l'endroit qui te fait plaisir. Rappelez-vous que partout où l'on va, on laisse une trace. Je vous encourage à parler à vos grands-parents, vos parents ainsi que les voisins.

C'est au son de la cloche que les élèves se sauvent en courant. C'est la fin de semaine, tout le monde est heureux de retourner chez eux. Tous les élèves oublient au sujet du thème sauf Mohammed. Il ignore pourquoi, mais le sujet le captive. En entrant chez lui, ses sœurs sont dans la cuisine et elles ricanent. La voie est libre ! Il pourra s'installer devant l'ordinateur familial.

Tel un bandit, il se pique deux petites galettes à l'insu de ses sœurs. Elles sont trop occupées à discuter entre elles. En allumant l'ordinateur familial, il voit des traces de doigts sur le clavier. Il les regarde et tente de deviner à qui elles appartiennent. Il est tenté d'enquêter afin d'en apprendre davantage au sujet de ce mystère. Se souvenant qu'ils sont huit à l'utiliser, il décide d'abandonner sa mission. Il sait qu'il devra terminer sa dissertation avant de pouvoir jouer avec ses amis. Parfois, Mohammed en veut à ses amis d'ici parce que leurs parents sont moins sévères. Cependant, il sait que ses parents ont beaucoup sacrifié pour lui et ses sœurs, alors il ne veut pas les décevoir.

Mohammed vient de trouver l'idée de génie pour sa dissertation; la dactyloscopie. Les gens qui arrivent à résoudre des crimes et à trouver des éléments de preuves invisibles sont des génies. Il se souvient de partager le même crayon avec ses trois amis à l'école. Il imagine que les empreintes se côtoyaient sur ce même objet. Étaient-elles devenues amies ?

Mohammed observe davantage le clavier et voit une trace de doigt de couleur comme si l'individu ne s'était pas lavé les mains avant de l'utiliser. Il se demande s'il devrait nettoyer ces marques inscrites sur l'ordinateur familial ou est-ce que ce serait de détruire nos traces dans ce nouvel endroit. Sa tête lui fait mal, alors il décide d'aller se reposer. Il aimerait mieux écrire au sujet de son pays natal parce qu'il en sait un peu plus. Un petit pincement au cœur lui rappelle la balle utilisée pour jouer au foot. Il est certain qu'il a laissé son empreinte là-dessus. Il en est fier.

Le lundi matin, Mohammed se met en route pour l'école. Il a neigé toute la nuit. C'est sa première neige. Il sort dehors en courant. Crouinch. Crouinch. Il marche lentement en savourant chaque son. Le vent et la neige fouettent son visage. Ouf. C'est désagréable. Il décide de marcher à reculons et remarque les traces que ses bottes laissent dans la neige. Fasciné, il capture le moment dans sa mémoire. Il espère que ses traces l'attendront ici à son retour. Il n'a pas fini de les explorer. Impossible d'être en retard à l'école.

En arrivant à l'école, il s'installe à son pupitre et sort sa dissertation. Il est prêt à la partager avec tout le monde. En plaçant sa bouteille d'eau sur le pupitre, il observe une marque gravée en forme de cœur avec les initiales « S.T ». Il sait que c'est un vieil établissement, mais il se demande qui a gravé ce cœur et qui est ce « S.T. ». Mohammed ne le saura jamais.

Après avoir écouté l'hymne national, Madame Fossile, invite les braves qui aimeraient passer en premier. Mohammed n'a peur de rien. Il a vu la guerre, la famine et la mort, alors il aimerait passer en premier. Son cœur bat fort, mais il se lève et passe en avant de la classe.

— Bonjour tout le monde. Je vous invite à regarder votre téléphone. Vous ne savez peut-être pas, mais il y a tout un réseau d'empreintes et de marques qui s'y trouvent, même avant qu'il se retrouve dans vos mains.



Ne pleure pas

Par Sylvie Tardif

Ne pleure pas maman, s'il te plaît, ne pleure pas.

Je vois des rivières qui creusent leur lit sur tes joues depuis le temps que tu pleures.

Ne pleure pas. Ton chagrin est un torrent qui m'emporte aussi.

Je ressens ta fragilité, mais je ne la comprends pas. Ton monde va bien pourtant. Pourquoi pleures-tu pour un rien ? L'eau a une mémoire. Ton corps a une mémoire. Que portes-tu en toi qui te fait encore si mal ? Le sais-tu seulement ? Ne pleure pas maman. Est-ce moi qui te fais si mal ?

Aujourd'hui, il fait soleil, les fleurs embaument le jardin. Regarde en dehors de nous. Peut-être se trouve là le réconfort qui apaisera ta tristesse ? En dehors de nous. Y a-t-il un univers en dehors de nous, maman ?

Ne pleure pas maman, s'il te plaît, ne pleure pas. Tes larmes me font peur. Je crains que tu t'y noies. J'ai peur de te perdre. Je ne suis pas certaine d'exister sans toi. Je ne suis même pas certaine de savoir comment vivre sans toi.

Quand tu pleures, tu n'es pas avec moi. Tu t'éloignes de moi vers un lieu qui m'effraie. J'en suis exclue. Le suis-je vraiment ? Tes larmes me font peur. Ne pleure pas maman. Je suis à une goutte d'eau utérine de pleurer aussi sans même savoir pourquoi. Tu me contamines de ta souffrance. Le sais-tu ?

Quand je naîtrai, penses-tu alors pouvoir t'arrêter de pleurer ?

Suis-je la raison de tes larmes ?

Devrais-je refuser de naître ?



Le nid

Thème : la difficulté de rédiger un texte simple, mais porteur de sens.



L'univers du nid

Par Louise Bertrand

Les nuages d'hiver, toujours plus chargés de lames de neige, et la morosité de février se rallient au mois de novembre lorsque la marmotte voit son ombre. C'est ainsi lorsque le soleil décline pour l'un et brille pour l'autre. Les météorologues, ces grands scientifiques incompris, font les frais de conversations animées.

À mon arrivée à Montréal, le 16 février, je m'engouffre dans un taxi. Le chauffeur parle de la tempête qui sévit, en oubliant celle de 1971. Assurément pas dans l'esprit de ses parents à l'époque, trop jeune pour s'en rappeler ou carrément résident d'un autre pays. Il roule trop vite. On ne voit rien devant et moi, derrière, j'angoisse. Arrivée à l'hôtel, je respire mieux. Les élancements près de mon cœur disparaissent.

La chambre convient. J'y séjourne une nuit. Le temps de discourir du temps qui file et de mes engagements pour changer le monde, je retourne à l'aéroport. Un autre taxi m'y conduit. J'ai éconduit l'autre. Trop téméraire. Retourne dans ton pays, je regagne le mien. Ma pensée dévie. Le gène du racisme paternel. Je reviens au chauffeur actuel. Il m'explique sur les congères, me parle de lenteur, celle du déneigement. J'opine de la tuque laissant entrevoir ma nuque à son collègue qui le talonne. J'angoisse encore. Le mien ne voit rien derrière et moi, devant l'autre, je prie.

Je rallie mon nid. Les oisillons ont quitté, le mâle m'espère. Imperturbable cardinal. Son chant me ravit. Sur l'oreiller, son plumage couvre mes plaies d'anxiété. Je m'abandonne dans ses serres, là où croît la confiance. Nos becs échangent des baisers. Le temps tendresse. La lune, pleine de soleil, filtre au travers du store et darde sa lumière. Le temps caresse.

C'est dans le lit qu'on vit les plus belles chansons d'amour. Quelques refrains suffisent pour changer un univers. Couchée dans ce nid, je m'élève.



Contemplation

Par Lavigne, Françoise

Je suis là. Ici et maintenant. Je contemple. Fenêtre, ciel bleu, nid d'oiseaux. La mer au loin. La chaleur, la moiteur, les arbres. Je remarque un autre nid, discret. Nature luxuriante, riante, envol d'oiseaux. Appel à ne rien faire. M'appliquer à contempler. Contempler, est-ce vraiment ne rien faire ?

La contemplation glisse vers la mémoire.

Au diable le ici et le maintenant. Je me perds dans des souvenirs. Sur un surplomb en haut d'une porte de chalet, un nid. Une femelle proteste à grands cris mon arrivée. Des œufs ? Une semaine de vacances passée, assise devant la porte. Je contemple la femelle qui ne s'occupe plus de ma présence. Je suis fondue dans le décor. Qui observe qui ? Suis-je le décor de l'oiseau ? Est-il mon décor ? J'espère avoir le bonheur de voir les œufs éclore. Il m'est impossible d'être en position au-dessus du nid. Je ne les verrai donc pas. Le changement de comportement de la mère m'indiquera que les petits sont là.

Ma mémoire continue de glisser. Un autre souvenir, un autre nid. Dans le creux de la gouttière d'une nouvelle maison, un nid vide. Comme le mien depuis que les enfants sont envolés. Un nid sitôt remplacé par deux nouveaux nids, bien remplis. D'autres oisillons grandissent à un rythme un peu affolant. Un brin d'amusement aux lèvres, ce rôle de mamie me plaît.

Mon amoureux pose sa main dans mon dos. Un geste tendre, une invitation à bouger. Dans le musée Picasso, il y a d'autres œuvres que celles où s'ouvrent des fenêtres sur des nids d'oiseaux. Il est difficile pour moi de m'arracher à ce moment. J'étais rendue si loin. En peu de temps, j'ai vécu des bribes de mon enfance, de ma vie de jeune adulte, de ma vie de retraitée. Juste à contempler une œuvre. Dire que certains pensent que l'art n'a pas d'utilité. Je me redis, au contraire, qu'il ouvre des portes parfois surprenantes. Contempler. Apprécier. Vibrer. Et recommencer.



Le refuge

Par Martine Marcotte

Nid, ça me fait penser à un refuge, chaud et douillet. Un endroit où on se sent en sécurité.

On pense à un nid d'oiseaux. Le couple le bâtit pour couvrir ses œufs puis nourrir et préparer les oisillons à prendre leur envol. D'autres animaux aussi trouvent un lieu pour abriter les jeunes. Le terme cocon est parfois utilisé comme synonyme. Si le cocon offre une protection physique à la larve en transformation, celle-ci y est cependant laissée à elle-même.

Pour l'humain, le nid évoque la famille. Les parents répondent aux besoins essentiels du nouveau-né. Ils lui fournissent une protection contre les intempéries, de la nourriture, des soins, de l'attention et de l'affection. Le nid familial permet le développement encadré des enfants jusqu'au jour où ils sont assez autonomes pour voler de leurs propres ailes.

J'ai quitté le nid familial depuis longtemps, mais j'ai créé mon propre refuge. J'ai organisé un appartement confortable et fonctionnel. N'y entre pas qui veut. Seules les personnes bienveillantes y sont accueillies et je réserve la visite de ma chambre aux intimes. La pièce qui me sert de bureau cache les choses ne s'harmonisant guère avec le reste du décor. S'y trouvent une peinture que ma mère a réalisée, un de mes dessins, quelques souvenirs de collègues de travail.



Le projet

Par Cécile Niles

Le nid m'inspire la chaleur. Le cocooning sous une couette, lovée contre mon amoureux, un samedi matin de février au Québec. La chaleur du volatile couvant ses œufs. Quelle merveille quand même ! Avec des brindilles et des bouts de laine, la maman oiseau construit un cocon chaud et sécuritaire. La solidité du nid est surprenante. Il résiste aux intempéries. On dit souvent avec mépris « cervelle d'oiseau ». Mais ça prend une certaine intelligence ou instinct pour mener à bien un tel projet.

Maman de deux enfants, moi aussi j'ai préparé leur nid. Pas de couches Pampers disponibles à l'époque. J'ai confectionné des couches en flanellette avec l'aide de ma belle-mère sur sa vieille machine à coudre Singer. Monter la layette constituait ma préoccupation journalière. Et puis, Belle-maman, la meilleure qui soit, organisa tout un « shower de bébé ». Désormais je pouvais dormir en paix.

J'ai goûté à la paix à une autre période de ma vie. Mes oisillons ayant quitté le nid, j'ai élu domicile dans une grande maison à la campagne, un secteur boisé des Basses-Laurentides. Observer par ma fenêtre les oiseaux au printemps s'impose à moi. Leurs chants piquent ma curiosité.

Chardonnerets et merles s'affairent à ramasser brindilles, feuilles mortes et petites branches. Un mouvement de va-et-vient incessant devient presque étourdissant. Et puis, un beau jour, le calme s'installe. Maman oiseau emménage. Elle couve ses œufs patiemment. Elle sort à peine pour s'alimenter. Papa oiseau revient souvent au nid pour combler son menu quotidien. Il voit également à la sécurité de l'habitat. Aucun prédateur n'osera s'en approcher.

J'ai déjà vu de petits œufs bleus dans un nid, directement dans une de mes jardinières sur mon balcon. J'ai pu constater leur évolution à souhait. Le défi, arroser ma plante sans déranger mes chers invités. Lors de mes promenades, j'en ai vu d'autres tombés du nid. Avec une certaine tristesse, je les ramassais, parfois un tout petit embryon à l'intérieur.

En écrivant ce texte ce matin, je me rends compte que je suis assez ignorante de tout ce qui a trait à la biologie et des mystères de la reproduction aviaire. Comment se forme l'œuf... dans le ventre de la femelle... bien sûr elle le pond... mais encore ?

Et je vous laisse avec la fameuse question demeurée sans réponse depuis le début des temps : qu'est-ce qui est venu avant, l'œuf ou la poule ?



Mourir un peu avec elle

Par Sylvie Tardif

Dans la salle d'attente du cabinet médical, je lui prends la main. Je m'y agrippe de toutes mes forces. Elle souffre d'un cancer. Sur la table devant

nous est posé un magazine de mode. Vanité des vanités, et tout est vanité. Crever les yeux de la poupée photoshoppée en page de couverture. Arrête de me regarder connasse, je ne tiens qu'à un fil. Je hurle par en dedans. Fuir avec elle. Fuir vers un lieu juste pour nous. La mettre à l'abri de la souffrance. Cacher ma peine au monde. Hurler loin d'elle. Me taire pour elle. La distraire du mal qui la ronge.

Enfant, je la défendais des garnements qui lancent du sable dans les yeux des petites filles. Adolescente, je la consolais des crétins qui lui brisaient le cœur. Bande de cons. Femme, elle s'accroche à moi comme à une bouée de sauvetage. Je ne sais pas comment la protéger des dérèglements de son corps. Elle se meurt trop tôt. Saloperie. Je détiens ses secrets. Elle connaît mes lâchetés. Jamais, je n'aurais imaginé un monde sans elle dedans.

Fuir vers un lieu pour la garder juste pour moi, pour toujours. L'enlever au monde avant qu'on ne me la ravisse. De la douceur, juste de la douceur, c'est ce que je veux maintenant, me dit-elle. Légèreté de son corps émacié. Caresser ses cheveux soyeux. La tenir contre moi. Nous recroqueviller ensemble dans un nid loin de tous, protégées de tout. Mourir un peu avec elle. Fuir. Fuir beaucoup tant qu'il le faudra.



Crédit photo : Lidia Nikole

Vices cachés

Thème : explorer les concepts de vice et de culpabilité



Plaisir assuré

Par Hélène Filteau

Cette journée-là, Paméla s'en rappellera toujours...

Tout avait commencé paisiblement, un matin comme les autres. Petit déjeuner, pain grillé et confitures, ajouter à cela un latté bien crémeux et le plaisir était assuré.

Mais ce matin-là, une voix inconnue s'était fait entendre dans son cerveau :
« Sors, il fait si beau ! »

Mais voilà, il pleuvait !

Que se passe-t-il ? s'interrogea-t-elle.

Sans qu'elle puisse s'en prémunir, une douleur sourde dans ses entrailles...

Mais, que m'arrive-t-il ?

Quelques instants plus tard, elle s'était extirpée du fauteuil, pliée en deux, mais sans trop de difficulté même le souffle coupé, pour se rendre à son lit où elle s'était affalée comme on tombe en choc vagal.

Elle s'était réveillée au milieu du jour, le cadran faisant foi du temps passé.

Commençant à bouger lentement d'abord, ayant peur de réveiller la douleur.

S'étirant de plus en plus profondément... rien, aucune douleur.

Le téléphone sonna, c'était son amie Ginette.

« Comment ça va ? As-tu le goût d'aller au cinéma aujourd'hui ? Il y a le film *The Alto Knights* avec De Niro et Cosmo Jarvis, un acteur britannique. Une biographie mafieuse, un drame criminel.

— Je te remercie de l'invitation, je sais pas trop... j'ai eu un de ces malaises ce matin, je suis retombée dans mon lit et j'ai dormi jusqu'à ton appel.

— Wow... et maintenant ?

— Ça va bien, très bien même, je sais pas trop quoi penser...

— Bien moi, je sais. Nous allons au cinéma et je passe te prendre vers quatorze heures quarante. Tu as le temps de te préparer et ça va te changer les idées parce dimanche plutôt gris. S'il y a un problème, je m'invite chez toi pour prendre soin de toi ! Voilà ! » Elle raccroche aussitôt.

C'est bien Ginette de vouloir régler ça à sa façon. Malgré que l'idée de me changer les idées me va bien. Pourquoi pas ?

L'après-midi se passe bien, film ok. Par la suite, elles décident d'un commun accord d'aller souper dans un resto près de chez Pamela. Sushis au menu et vin blanc bien frais.

Pamela décide de rentrer à pied. Sur le chemin du retour, la nuit tombée, Pamela entend de nouveau la voix. Elle se retourne, rien. Pourtant elle a un doute et se retourne de nouveau dans la rue sombre. Dans son esprit, la voix dit : « Regarde derrière toi, il y a quelqu'un qui te suit. »

Elle avance seule, aucun bruit... Mais la voix continue à la harceler...

NOOOON ! Une ombre, oui, elle voit une ombre... elle se frotte les yeux, l'ombre est toujours là...

L'enfant qu'elle a perdue lui fait signe, dans l'ombre... l'enfant qui a détruit sa jeunesse insouciante. Son péché !



Un soupir envolé

Par Michèle Lesage

Tant de reproches à se faire. Elle contemple la lumière qui descend du ciel et place un arc-en-ciel sur le tapis du salon. La dernière ligne du chapitre l'a laissée toute remuée. La colère, l'envie, l'émoi amoureux la bousculent tout en même temps. Le livre repose sur ses genoux, ouvert sur la prochaine page. Ses yeux se posent autour d'elle. Il faut... Il faudrait... Un soupir s'envole dans les particules fines qui volettent dans un rayon de soleil introduit entre les rideaux tirés.

Le téléphone sonne sur la table de la cuisine, au milieu de la vaisselle qui traîne. Une poussée d'angoisse. Un besoin, un devoir, une responsabilité au bout du fil. Il fait trop froid pour s'isoler sur le balcon. Ignorer l'appel. Gagner encore quelques minutes. Ses parents, son frère, ses amies, l'école, ils se liguent tous contre elle pour lui déléguer une tâche, la réprimander pour son absence, ses oublis, son attitude. Elle se sent agressée de toute part.

Ah, se réfugier dans un livre, y entrer et ne plus en ressortir. Ne plus répondre aux attentes, à la pression de la famille et du travail. La culpabilité l'effleure, puis fait son nid. Samedi. Il reste tant à faire avant d'entreprendre la prochaine semaine. Elle doit... Elle devrait... jeter un coup d'œil à ses courriels, son agenda. Planifier, organiser.

Paresseuse. Cette étiquette, elle la voit dans son visage lorsqu'elle se regarde dans le miroir. Il lui semble que la mollesse est peinte sur ses traits.

La sonnerie insistante résonne dans la pièce. Elle essaie de secouer l'engourdissement de ses membres, bâille, rassemble quelques miettes de volonté pour s'extirper du fauteuil. Elle écarte le livre, se lève trop tard. La sonnerie a cessé. Dehors, un oiseau s'est posé sur la balustrade. Elle discerne sa silhouette à contre-jour, mais elle l'entend surtout pépier à gorge déployée. Un moineau, une petite chose sans cervelle qui n'a qu'à battre des ailes et à chanter pour accomplir sa vie.

Lorsqu'elle s'est levée, le spectacle de sa correspondance pas encore ouverte lui saute au visage. Les enveloppes dorment sur la console. Console, drôle de mot. Personne pour la réconforter, la rassurer, lui dire qu'elle...

Mais, oh, les enfants ! Le téléphone, son conjoint qui désire lui rappeler de ne pas oublier de passer chercher du lait tandis qu'il est au centre de sports avec eux.

Tout son corps s'enfonce dans un refus global. Trop plein. Nausée matinale. Mauvais signe.



La force des interdits

Par Martine Marcotte

Ils sont si forts ces interdits que nous a inculqués notre éducation judéo-chrétienne. Il y a bien longtemps que je ne vais plus à l'église, que je ne crois plus en grand-chose. Pourtant, il me revient de ces idées d'un autre âge :

- Il me semble qu'on devrait toujours se montrer à son avantage et cacher ses défauts. Quand on a les jambes croches, on les cache sous un pantalon. Quand on est obèse, on ne porte pas des vêtements moulants. Etc.
- Je suis choquée lorsque je vois des jeunes femmes qui s'exhibent comme de la viande fraîche. À une époque pas si lointaine, on reprochait aux femmes violées d'avoir « couru après ». C'était aux femmes de se comporter de manière à ne pas éveiller le désir chez les hommes. En même temps, il leur fallait se trouver un mari. Les vieilles filles avaient assurément quelque tare, on ne pouvait pas concevoir qu'une femme ait envie de mener elle-même sa propre vie. Alors, c'était tout un art d'attirer les bons partis sans pour autant se montrer franchement aguicheuse. Une jeune fille bien n'était pas censée penser au sexe, elle devait en connaître juste assez pour savoir quand s'arrêter.

- Je suis également ahurie par ces jeunes femmes qui prétendent assumer pleinement leur sexualité. Pour elles, l'acte sexuel semble être aussi normal que de boire et de manger quand elles en ont envie. Pour moi, je l'avoue, ces gestes me semblent tellement intimes, comment les partager avec un inconnu, aussi séduisant soit-il ?

Suis-je hypocrite ? Ou jalouse, moi qui n'ai pas su enfreindre les règles que je m'impose encore ? Nos sociétés peuvent sembler plus tolérantes, mais le sont-elles vraiment ?

Je me souviens de cette histoire que Jessica m'avait racontée. À l'époque je vivais en Louisiane. Les femmes, jeunes et moins jeunes, s'habillaient très légèrement. Un grand nombre d'entre elles arboraient une poitrine plus généreuse que naturelle. *Sex and the City* était l'émission en vogue. Pourtant Jessica, une bachelière au début de la vingtaine, se sentait obligée de déclarer à ses parents qu'elle allait dormir chez une amie lorsqu'elle désirait passer la nuit avec son fiancé...

La société québécoise me semble plus permissive, l'est-elle trop ? Probablement pas, car en dépit de l'accessibilité à la contraception et à l'avortement, il se trouve toujours des gens pour rechercher la vie de couple, avec des enfants, comme dans le bon vieux temps.



Sous la colère qui gronde

Par Cécile Niles

Qu'est-ce qui se cache sous cette colère qui gronde ?

Une douleur tellement profonde. Sa respiration en est entravée.

Elle fait tout pour l'ignorer. À ce moment-là elle prend encore plus de place. Presque toute la place.

Elle tourne en rond dans son appart. N'en pouvant plus, vers la fin de l'après-midi, elle décide d'appeler son « vieil » et tendre ami Peter. Ce n'est pas tant le fait que sa sœur vient de mourir qui la met dans cet état, mais plutôt la façon dont sa plus jeune sœur Anne-Sophie et elle ont été traitées.

L'attitude du personnel hospitalier à l'Unité des soins palliatifs en particulier.

L'attitude également de son beau-frère et de ses deux neveux.

Elle ne comprend pas. Qu'est-ce qui leur a pris de scotcher cette affiche dans la porte ?

Elle était là, placardée dès le lendemain de l'arrivée d'Élisa dans cette grande chambre bien éclairée, sa dernière demeure. Sa sœur qu'elle aime tant, son amie et confidente. Nous le savions tous qu'elle était en fin de vie. Et c'était OK qu'elle parte. Elle qui avait perdu graduellement, mais sûrement, durant les deux dernières années, son équilibre, son tonus musculaire, ses forces, son autonomie tout entière.

Nous le savions également que le temps qui restait était précieux. Que chaque instant passé auprès d'elle comptait. Et voilà cette fameuse affiche. Plein d'interdits placardés là, à la hauteur des yeux. Qui fait mal à regarder. Elle envahit la place.

Limite de visiteurs

2 à 3 visiteurs à la fois

Pas plus de 10-15 minutes par visite

*** Il est important de respecter ces limites pour la santé de nos patients.**

merci,

le personnel soignant

Julie raconte avec moult détails les deux semaines qui viennent de passer et mentionne sans trop de pudeur la douleur qui persiste bien au centre de son ventre, juste au-dessus de son nombril.

Peter lui laisse tout juste le temps de verbaliser une première couche de ses frustrations et d'emblée il lui lance :

— *Did you allow yourself to hate them, my dear friend?*

— *Hate? You mean, like in "Hate"?*

— Oui Julie, de les haïr viscéralement. En te plaçant au niveau de l'enfant de deux ans.

Et Peter d'expliquer, comme il sait si bien le faire, le développement de l'enfant, l'attachement...

— Tu vois, Julie, le bambin de deux ans fait face à de nombreuses frustrations pendant cette période de sa vie. Beaucoup d'actions sont prohibées : « Ne touche pas à ça ! Reste dans la cour ! Ne fais pas ça ! C'est l'heure du dodo ! », etc. Toutes ces « défense de »... pour sa protection et son bien-être, bien sûr.

Mais le petit n'a pas encore acquis ces capacités de raisonnement pour comprendre tout ce processus. Il n'a pas de demi-mesures. Il aime de tout son être sa maman lorsqu'elle le cajole, lui sert sa céréale au sarrasin avec bananes tranchées et yogourt, quand elle le borde et l'embrasse lorsqu'il va au lit.

Ou bien il la haït, profondément, spontanément, sans aucune réflexion dès qu'elle met une entrave à ce que, lui, il avait décidé de faire. Dans de bonnes conditions, un parent aimant et compréhensif permet à l'enfant de ressentir cette haine, cette colère envers papa ou maman... Mais la plupart du temps, c'est la culpabilité qui apparaît lorsque le bambin fait face aux yeux froncés de sa maman ou de l'adulte présent qui exprime son désaccord.

Julie laisse ces mots prendre place dans son cerveau, dans ses cellules, dans son corps.

Elle écoute et suit les consignes de Peter. Elle prend une longue inspiration. Elle commence à visualiser, d'abord son beau-frère devant elle, et se permet de lui en vouloir, de le haïr du plus profond de ses tripes. Elle l'égorge, elle le décapite... Sa sœur avait demandé l'Aide médicale à mourir, dès le début de sa maladie. Elle voulait partir le jour de sa fête, le 19 mars. Mais non, Monsieur ne pense qu'à sa petite personne. Visiblement il n'est pas prêt à laisser aller cette femme entrée dans sa vie sept ans plus tôt et qu'il appelait si tendrement « p'tit cœur ». Julie rend responsable ce beau-frère de la fin de vie affreuse de sa sœur. Plus de deux semaines à l'Unité de soins palliatifs. Il faut bien trouver un coupable... Plus elle y pense et plus elle rage en imaginant les pires scénarios meurtriers pour son beau-frère, tout en continuant de porter son attention sur sa respiration et sur sa douleur. Elle fait le même procédé avec le personnel médical, particulièrement l'infirmière qui l'a mise à la porte de la chambre par ce bel après-midi ensoleillé. Et puis ses deux neveux y passent. Ils ont tous contribué à bousiller les derniers instants passés avec leur sœur, créant une atmosphère tendue, désagréable.

Anne-Sophie et elle se sentent épiées et inconfortables. Jusqu'à quel point Élixa en a été consciente, elle qui en était aux derniers souffles de sa vie, malgré tout inondée d'amour de toute part...

Tout à coup, Julie se rend compte qu'elle se sent plus calme, apaisée. La douleur au creux du plexus s'est presque complètement dissipée. Elle respire plus aisément. Une énergie nouvelle l'habite et elle se dit que, cet outil, elle le mettra en lieu sûr dans sa besace. Qui sait, quand arrivera la prochaine occasion de l'utiliser.

En déposant le combiné sur sa table d'aquarelle, Julie est immensément reconnaissante envers la Vie et se sent privilégiée d'avoir un ami comme Peter au bout du fil dans ces moments difficiles. Elle n'en abuse jamais, ni de sa bonté ni de ses compétences.

Gratitude !

Namaste !



Les griffes de la jalousie

Par Rachelle Rose Anna Marie Rocque

J'ai eu du mal à composer avec ce thème parce qu'au plus profond de moi, c'est la jalousie qui m'empêche d'être heureuse. Je me compare trop souvent à mes frères et surtout ma petite sœur. Elle n'a que quinze mois de différence avec moi, mais elle avait toute l'attention du monde en grandissant. Lorsque je me faisais finalement une amie, cette dernière gravitait vers ma sœur parce qu'elle était plus extravertie. À l'adolescence, c'était la même chose avec les garçons. Tous ces événements me grugeaient l'être et j'en voulais à ma sœur. Si seulement on avait pu se parler.

Je me demande souvent quand est-ce que je serai libérée des griffes de la jalousie. J'ai rarement entendu les hommes de mon entourage m'avouer qu'ils étaient jaloux. J'imagine qu'un ami homosexuel toujours enfermé dans le placard aurait pu être jaloux du fait que je puisse porter de jolies robes lorsqu'on allait à l'église. Honnêtement, j'étais jalouse de mes petits frères qui n'avaient pas à porter des collants qui attrapaient et pinçaient leurs poils de jambe. Je vous entends me souffler à l'oreille d'arrêter avec mes stéréotypes, mais ce n'est qu'une pensée. Il y a aussi la fois où j'ai choisi d'illustrer le tyrannosaure lors de notre exposition de dinosaures en 1997. Tous les garçons de la classe m'en voulaient. On peut même l'apercevoir dans la photo de classe retrouvée dans l'un des albums de famille. L'envie dans leurs yeux me fait rire. S'ils savaient que j'avais choisi le tyrannosaure pour m'aider à m'affirmer parce que j'étais la nouvelle qui n'arrivait pas à se tailler une place en raison de ma timidité.

Dans le monde du yoga, on parle de *Santosha* qui vise à ce que nous nous contentions de ce que nous avons. On peut littéralement traduire *Santosha* par « **être complètement satisfait** » ou « **contentement total** ». En regardant la dame sur l'illustration qui me sert d'inspiration pour ce texte, je ressens de la compassion pour elle. Il y a tellement de haine et de convoitise dans son regard. J'aimerais pouvoir la consoler et lui rappeler qu'être soi-même est la meilleure option. Je ne suis pas rendue à ce point-là, mais je sais que je vais y arriver.

J'aimerais comprendre la science ou le phénomène derrière le fait qu'entre femmes de fort caractère il y a souvent de la friction. Un ex-petit ami m'a avoué que mon visage était aussi subtil qu'un coup de fusil. À l'époque, je cherchais à cacher mes expressions. Aujourd'hui, j'en suis fière parce que je ne peux mentir. Si seulement, les paroles de confiance pouvaient accompagner mes expressions lorsqu'il est question d'injustices. Hélas, les larmes ruissellent toujours sur mes joues si je confronte la personne.

Quant à ma liste d'épicerie de ce que j'envie chez mes frères et ma sœur, je veux qu'elle disparaisse un jour. Je crois que je commence à y arriver parce que je me contente de plus en plus. Depuis la découverte du yoga, je comprends que la définition du succès est différente dans d'autres coins du monde. Ailleurs qu'en Amérique du Nord, on se soucie davantage de quelle sorte de personne tu es au lieu de vénérer les gens qui gagnent beaucoup d'argent.

J'apprends à me connaître et à m'apprécier depuis quelques années. Ce n'est pas toujours facile. J'ai souvent ressenti de la compassion pour les vilains dans les films parce qu'ils sont souvent devenus ainsi en raison de la jalousie ou des douleurs émotionnelles.



Par **Vadim Bogulov**
2100 x 2800

Ipséité

Thème : explorer ce qui fait qu'on est soi et pas un autre



Forger l'intérieur

Par Louise Bertrand

Je reviens de loin. Comme des milliers de gens d'ailleurs. Mais moi, je reviens de très loin. Rien n'y paraît extérieurement. J'ai bien rapporté des souvenirs dans mes bagages tout autant que de vêtements à laver. J'ai bien supporté les hordes de touristes et goûté les plaisirs de menus différents. J'ai répété assurément les mêmes gestes que tant d'autres. J'ai pris un millier de clichés, au final ressemblant à ceux de mes compagnons. J'ai tout imité. Cependant, je ne suis plus la même. Ils ne sont certainement plus les mêmes. Comme nous ne l'avons jamais été. À chacun son soi, chacun son chez-soi.

J'ai ressenti des vibrations différentes. Bien que j'aie suivi le circuit traditionnel touristique, je n'étais pas là au même moment. J'ai croisé d'autres habitants qui m'ont souri autrement. Le climat s'est réinventé pour moi. Les fleurs ont éclos plus précipitamment, le réchauffement en cause. J'ai suivi des foules aux odeurs particulières. J'ai tressauté au passage du Shinkansen; à peine si j'ai pu le filmer. Je m'y suis engouffrée et m'y suis assise rapidement de peur d'être déstabilisée. J'ai tambouriné sur un taiko, au final en harmonie avec mon groupe pourtant hétéroclite. J'ai confectionné mes propres sushis et expérimenté l'application d'une feuille d'or. Cela m'a enrichie. J'ai créé du papier et j'y ai inséré quelques motifs symboliques.

Je suis revenue en boule, chamboulée. Je n'en suis pas revenue de ce pays aux contrastes éclatants. Entre la ville la plus peuplée du monde, ses Alpes enneigées et son mont mythique, j'ai pénétré sa forêt de bambous et traversé ses nombreux toriis. Juste ces derniers passages ont fait incliner ce que je suis. Pas autant toutefois que ces innombrables nippons qui, par respect, défont les lois de la gravité en nous saluant bien bas. Nombre de fois je me suis sentie aspirée et aussi inspirée. Par ces éclairs du temps qui file au quotidien et qui s'assagit en mode vacances. Par ces fleurs de cerisiers ou de magnolias qui nappaient le sol que je foulais. Par ces sentiers bordés d'arbres millénaires ou de glycines majestueux. Par ces étoiles dans les yeux de mon amoureux.

Je ne suis pas vraiment revenue du Japon. Je flotte entre deux contrées. Celle où je suis née et celle où je suis ressuscitée.

J'ai circuité quelques pays bien avant celui du Soleil levant. Lorsqu'on me demande lequel est le plus beau, je réponds qu'ils le sont tous, à leur façon, mais le plus admirable est celui qui remue l'intérieur.

Là-bas, sur l'impression du moment, j'ai bien saisi les différences mais non toute l'essence. C'est maintenant, au retour, devant les photos qui dégagent leurs effluves que j'émerge. Il y a une nouvelle âme en moi. Cela durera peut-être qu'un temps et je redeviendrai celle que j'étais. Je résisterai.

Le matin, j'ouvre les yeux différemment. Nourrie d'une culture axée sur l'humilité, bien que le repas n'ait duré que quelques jours, je reprends ma route autrement. L'autre, à mes côtés, en dira autant, bien qu'il l'ait vécu à sa façon. Ce n'est pas tant la destination qui importe mais le voyage au fond de soi. Chacun son chacun, chacune sa chacune. Il n'y a pas d'imitations possibles malgré les répétitions.



L'ipséité, ce qui fait que je suis moi-même...

Par Hélène Filteau

I ntrospection ? évidemment.

P arole non violente ? le plus possible.

S pontanéité, sensibilité ? Sans aucun doute.

E sprit vif, étonnement, émerveillement... pas une question.

I ntelligence ? oui, oui, je me l'accorde.

T empérer les situations ? trouver la balance dans ce que je suis.

E xpressive ? sûrement.

Un petit exercice qui fait me poser plus de questions que je ne trouve de réponses.

Qu'est-ce qui fait de moi, MOI ?

Il me semble que si je posais la question à différentes personnes autour de moi, chaque personne me donnerait une réponse qui serait très claire pour elle, mais cette réponse serait teintée de ce que cette personne est... et on est souvent prêt à reconnaître dans l'autre ce que l'on ne reconnaît pas chez soi.

Me laisserais-je ainsi définir par ces autres ?

Il faut dire que souvent, oui, je peux me laisser définir par les autres, car cela peut me donner le sentiment d'être aimée puisque l'autre aime quelque chose en moi.

Ou d'exister dans le regard d'un autre... si on n'a pas reçu assez de regards d'appréciation avant.

Il y a aussi les mauvais côtés que les autres peuvent nous souligner, trop si ou pas assez ça...

Comment faire le tri entre ce que j'accepte de moi et connais de moi et la parole des autres ?

Comment faire le tri ?

S'apprécier davantage, voir les qualités de nos défauts qui nous sautent plus facilement aux yeux...

génération d'humbles femmes...

Ici, mon sourire s'élargit... l'humilité, ne pas s'enfler la tête sous peine de ne plus passer dans le cadre de porte... Quelle sentence !

Il y avait même une pièce de vêtement qui portait ce nom... non, modestie plutôt...

Se reconnaître femme... Ça aussi le défi fût grand, en voyant les privilèges accordés aux hommes autour de moi et dans l'Église. Je voulais être un homme... D'ailleurs, dans mon idée qui aurait voulu être femme ?

La séduction, arme fatale, je n'y voyais que de l'arnaque, rien de vrai. Je voulais de la sincérité, de l'authenticité !

Authenticité, l'image des femmes autour de moi était loin d'être positive. Quant aux hommes, ils étaient libres d'aller et venir dehors... pas de tâches ménagères en dedans !

Et, on y revient : le dehors et le dedans... Dehors, ce que les autres disent ou pensent de moi et dedans ce que je suis vraiment... J'avais le goût d'être dehors pour découvrir le dedans !

Plusieurs femmes, que j'admire, ont su passer outre ces idées reçues et devenir des porte-parole pour les autres qui, comme moi, n'ont pas su... être leur plein potentiel !

Être son plein potentiel, son ipséité parfaitement atteinte ? Me donner ce que j'accorde aux autres ?



Le nom de famille

Par Lavigne, Françoise

Assise dans la salle de classe de troisième secondaire, aux Ursulines de Québec, je suis en attente de la religieuse qui m'a collé une retenue en ce vendredi après-midi de mai. Moi. L'élève gênée qui ne lève jamais la main, ne pose jamais une question même quand les mathématiques s'embrouillent dans ma tête ou que j'en perds mon latin. C'est la troisième retenue ce mois-ci.

La raison officielle de cette heure en tête-à-tête avec mère Saint-Dominique ? Impertinence. Me voici donc impertinente. Et fière de l'être, je dois dire. Bien que je ne sache pas encore ce qui a provoqué cette attitude de farouche opposition à la sœur qui m'enseigne le latin. Opposition qui s'autoalimente par le fait que je sens qu'elle m'a prise en grippe, depuis le premier jour dans sa classe.

La situation a commencé par une question toute simple, au moment de prendre les présences.

— Lavigne, Françoise ?

— Présente !

— Lavigne... Vous êtes parente avec Suzanne ?

— Oui, c'est ma sœur.

— Et donc avec Louise ?

— Oui, c'est aussi ma sœur, ai-je répondu avec la fierté de la dernière de famille qui admire ses aînées.

— Hum...

Ce « Hum » aurait dû me mettre la puce à l'oreille. Mais j'ignorais encore une partie de l'histoire familiale en lien avec l'école. Je savais que mon frère aîné avait fait les quatre cents coups dans les collèges de la région, mais pour mes sœurs, j'ignorais encore un bout des frasques familiales.

Bon. J'étais gênée, c'est vrai. Mais bavarde, c'est aussi certain. En plus, je peux concéder que j'avais un certain sens de l'humour qui ne passait pas toujours auprès des enseignants. Ces deux caractéristiques, quand elles se croisaient, pouvaient passer pour de l'impertinence, alors qu'à mes yeux, ce n'était que l'humour de la famille dans lequel je baignais depuis toujours.

Ma sœur aînée avait laissé un souvenir pérenne à cette religieuse. Une lutte à finir où ma sœur, première de classe, avait été mise à la porte du collège ! Ce souvenir était si vivace que, depuis le début de l'année (et nous étions déjà en mai), elle n'arrivait pas à se souvenir de mon prénom et m'appelait parfois Suzanne, souvent Louise. Prénoms auxquels je me faisais un point d'honneur de ne jamais répondre. Les premières fois, parce que je ne pensais pas qu'elle me parlait. Ensuite, parce que je me disais que, vraiment, elle devrait se rappeler mon prénom.

Après tout, quand on est une dernière de famille, on a déjà du mal à faire sa place. S'il faut qu'en plus, à l'école, on nous mélange avec les autres, pour une adolescente, c'est un affront. Le respect, ça va à deux sens. Je ne vous mélange pas avec les autres religieuses, vous pourriez vous rappeler de mon prénom !

D'autant qu'au-delà du prénom, je me considérais si différente de mes sœurs. La plus grande, tellement autonome et décidée, déjà sur les bancs de la faculté de médecine. La seconde, vice-présidente de l'association étudiante, présente sur toutes les tribunes de l'école. Puis moi. Gênée, dans ma bulle, me cachant aux récréations pour éviter le ballon-chasseur et me réfugier dans mes livres. Comment cette religieuse pouvait-elle ne voir en moi qu'un reflet de mes sœurs ?

Tout en ayant une grande fierté familiale à être la troisième fille de la famille à étudier aux Ursulines, j'apprenais à jouer sur le ressentiment de cette religieuse face à mon nom de famille. Je me disais que les retenues qu'elle m'infligeait étaient dirigées vers mes sœurs, mais que ces pénitences me donnaient une aura qui rayonnait, tant auprès des autres filles de la classe qu'auprès de ma famille. Tout le monde rigolait vraiment aux repas du soir quand je racontais ces retenues, j'avais enfin joint le clan des moutons noirs familiaux !

Pour moi, la question la plus importante était « Mais comment cette sœur ne voit-elle pas toutes les différences entre moi et mes sœurs ? » Je n'ai jamais eu la réponse. La dernière fois où j'ai eu une retenue, la religieuse ne s'est pas présentée, elle m'avait oubliée ! Avec quelle délectation je lui ai dit que je l'avais attendue, le lendemain. Elle n'a plus osé m'infliger une retenue par la suite, mais n'a tout de même jamais réussi à m'appeler par mon prénom. C'était pour moi, au cœur de mon adolescence, une leçon d'individualité et de respect, tout en étant une preuve de l'affection qui me liait à ma famille et de la fierté de suivre un chemin tracé par mes aînées.



Par AbsolutVision
4000 x 2667

S'élever

Par Michèle Lesage

Semblable à sa communauté, elle évolue dans une société qui valorise la performance, la compétitivité. Tu seras la première, la meilleure. Cette injonction résonne dans ses oreilles comme un mantra démoniaque. Comment se démarquer pour se rendre visible aux yeux de tous ?

Monter sur la première marche du podium et y rester. Voyons, ça n'arrive jamais, n'est-ce pas ? Pour personne. Personne !

Elle avance, encadrée de bénévoles, accompagnée des autres qui s'aident de leurs prothèses, orthèses, marchettes, fauteuils roulants. Elle traverse la haie d'honneur, fière de parcourir quelques mètres sous les yeux de sa famille, des élèves de son école. Une petite moue assombrit son sourire. Comment parviendra-t-elle à se distinguer... Aucune chance au milieu de cette mêlée où le champion national et deuxième au niveau mondial se tient, adulé de toute part.

Après le traditionnel défilé des athlètes, elle se rend à son lieu de compétition. Son sport en est un de précision. Avec son bras valide, elle doit lancer sa balle au plus près du cochonnet ou déloger celle de son opposant pour récolter le plus de points.

Durant cette journée qu'elle prévoit décevante, elle ne s'occupe pas du regard des autres, concentrée sur la tâche. Pourtant, elle verrait combien elle est belle avec son visage lunaire, ses cheveux noirs ondulants qui lui tombent sur les épaules, ses yeux sombres si expressifs, la rondeur de ses épaules qui parlent de la générosité de son cœur.

Les heures passent, elle se dégage du groupe des moins pires, se hisse parmi l'élite et s'enfle la tête. La compétition est féroce. Si elle se classe, elle ne pourra compter que sur la médaille de bronze. Rien pour se vanter. Pourtant, durant les dernières minutes, son adversaire ne lâche pas le morceau et une prolongation est exigée. Sur la chaise voisine, celui qui lui dispute la médaille s'agite. Son lancer est d'une précision étonnante, lui qui souffre de limitations neurologiques et musculaires sévères. Elle sent sa volonté de fer.

Dans les estrades, les spectateurs se rassemblent, le ton monte, les éclats de voix retentissent. On crie, on applaudit, jamais compétition de boccia n'aura été aussi enlevante. La prolongation se prolonge, le silence devient soudain assourdissant comme on dit. Tous les intervenants, entraîneurs, athlètes sont tournés vers eux. Dans un dernier effort de son avant-bras, de son poignet, de sa main, de ses doigts crispés sur la balle, elle parvient à réaliser la courbe parfaite. La balle atterrit exactement là où elle le voulait.

À la remise des médailles, ni le champion canadien qui n'a remporté que l'argent ni la jeune femme qui a remporté la médaille d'or ne seront applaudis comme elle l'a été. Elle est devenue l'image de la détermination, de l'accomplissement de soi.

Son identité s'est détachée de la chaise où elle est retenue prisonnière. Elle sait qui elle est, l'a découvert dans ces quelques minutes de concentration intense qui l'ont amenée jusque-là. Elle flotte au-dessus de la foule, entourée d'une aura d'admiration. La moue a disparu de son visage avec la conscience de la beauté du moment. Une lumière intérieure rosit ses joues.



« Soyez vous-même, les autres sont déjà pris »

(Oscar Wilde, 2021)

Par Rachelle Rose Anna Marie Rocque

Cela m'a pris plus de trente ans à entamer le processus de l'acceptation de qui je suis. Depuis cette aventure, mes critiques personnelles ont cessé d'exister et de contrôler tous mes mouvements. J'en suis presque rendue à pardonner aux gens qui m'ont fait du tort.

Quand je pense au sujet d'aujourd'hui, je revois la manière merveilleuse de décrire les personnages dans le film *Le Fabuleux Destin d'Amélie Poulain* où le narrateur nous présente ce qu'aime et n'aime pas quelqu'un.

Me voici présentée par le narrateur de ce film :

Rachelle aime la sensation du plancher chauffant après son Yoga. Elle aime aussi rire avec ses nièces qui font que le temps s'arrête autour d'elle. Rachelle aime marcher pieds nus dans le sable farine¹ pour ensuite y creuser un vaste trou qui mènera peut-être vers un autre monde. Avant l'âge de sept ans, elle avait visionné le film *Dumbo* plus de cinquante fois.

¹ Un terme utilisé par ma sœur et moi pour identifier un sable doux et presque blanc.

Elle aime poser des questions afin de comprendre ce qui se passe. Rachelle aime aussi l'odeur des livres de la librairie du coin. Elle raffole de la tourtière et des beignets de sa mémère Rocque. Rachelle aime entendre le son des crayons de bois qui s'entrechoquent dans son étui. Elle aime faire des cartes pour les gens qui l'entourent. Rachelle adore entendre des gens qui parlent l'espagnol et fait de son mieux pour se retenir de participer à leur discussion. Elle aime beaucoup son nom parce qu'il fait rayonner trois femmes fortes de sa famille; Rose Anna Marie. Rachelle aime déguster les hamburgers faits maison de sa mère surtout lorsque ceux-ci sont grillés au barbecue.

Rachelle n'aime pas l'hypocrisie des gens. Elle n'aime pas voir un acte d'injustice et ne pas pouvoir l'arrêter. Rachelle se sent impuissante et frustrée face au fait que « [1 % d]es plus riches ont plus de richesses que l'ensemble des 95 % [d]es plus pauvres de la population mondiale². » Elle n'aime pas les navets surtout lorsqu'ils sont inondés de Ketchup. Rachelle n'aime pas que les grands décideurs et que les plus aisés ne font rien pour ralentir les changements climatiques. Elle n'aime pas l'odeur de l'usine de champignon qui s'infiltré dans son quartier. Rachelle n'aime pas les drogues qui détruisent des familles, des âmes et des quartiers.

On pourrait aussi penser à faire une recette de cuisson afin de « reproduire » une personne. C'est incroyable le jugement que l'on pose sur une personne sans l'avoir connue. « *Les apparences sont parfois trompeuses.* » La beauté d'être soi-même est de s'accepter dans ses qualités et ses défauts.

² <https://oxfam.qc.ca/analyse-oxfam-inegalites-richesses-mondiale/#:~:text=Une%20nouvelle%20analyse%20d'Oxfam,pauvres%20de%20la%20population%20mondiale.>



Ipséité et les vents contraires

Par Paule Simard

Ça fait longtemps que je m'intéresse à l'ipséité. Je me souviens d'avoir fait des recherches pour mieux comprendre ce terme, pour en saisir toute la profondeur. J'étais alors en réflexion sur ma peinture et je tentais de saisir ce que mes travaux avaient d'unique.

Mais hier soir, je réécoutais avec ma fille une émission sur l'intersexualité. On nous brossait le parcours de trois personnes nées intersexuées et leur parcours. Toutes avaient été victimes de décisions prises par le corps médical quant à des opérations ou des traitements hormonaux censés les rendre « normales ».

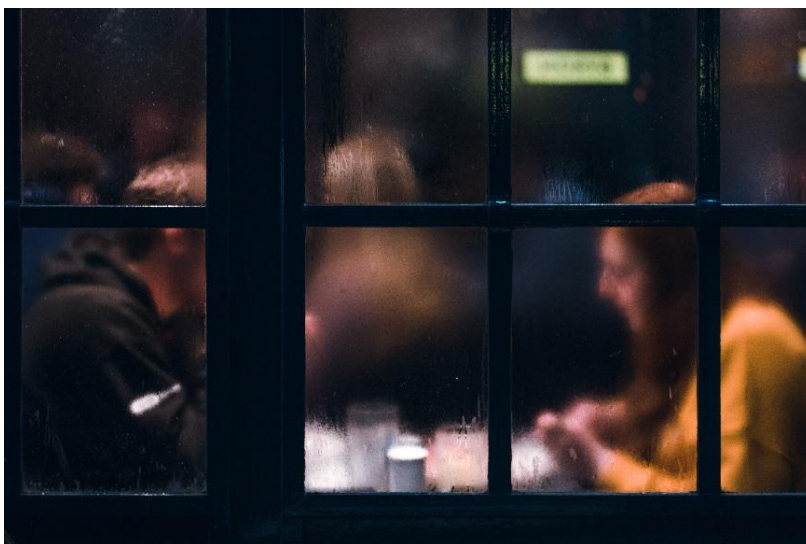
Se glissait dans le film une autre histoire, plus poignante celle-là, d'un couple de jumeaux nés garçons qui me ramenait tout droit au concept d'ipséité. Alors qu'ils étaient encore pousins, les parents les ont fait circoncire. Sauf que pour un des deux, un mauvais coup du sort — ou une volonté assumée du médecin, ne le saurons-nous jamais —, un sursaut de l'instrument a fait en sorte que le pénis y a passé. Étant donné les travaux d'un médecin connu qui soutenait qu'avant deux ans les enfants pouvaient changer de sexe sans problème, on décida d'élever le petit garçon mutilé comme une fille.

Ainsi en avait-il été décidé. Un garçon sans pénis, c'est une fille... Je ne m'étendrai pas sur l'histoire. Après avoir eu une enfance difficile, il est « redevenu » garçon à partir de l'adolescence.

Ce récit de vie m'habite encore. Il montre à quel point notre identité est unique, mais exposée aux vents contraires. Oui, l'environnement nous façonne : les parents, la fratrie, le pays, la langue, etc. Mais, il y a autre chose. Il y a cette personne intérieure qui reçoit ces signaux externes, qui les absorbe et qui les met à sa main. Parfois, les interventions se révèlent trop intenses, intrusives. Et cette personnalité ne peut plus en prendre, elle dévie de sa course et se perd en chemin. Ainsi en est-il de ce petit garçon à qui on a imposé une féminité. Ou de cet enfant victime d'inceste comme de celui qui est né sous les bombes.

Pour le meilleur, et parfois pour le pire, les circonstances de la vie forment notre ipséité. Pour certains, ça se passe bien, on dirait que tout leur réussit, qu'ils ont le bonheur facile. Pour d'autres, ce chemin est plus chaotique, la moindre imperfection sur la route les fait dévier, voire même s'échouer. Cette ipséité, ce qui fait que nous sommes uniques, est donc toujours présente en chacun de nous. Mais pour certains, leur ipséité est plus lourde à porter que d'autres. On célèbre facilement l'unicité de chacun, et c'est vrai que l'originalité de chacun est belle à voir et mérite d'être soulignée.

Étant donné l'importance de l'altérité dans la construction de chaque ipséité, il me semble qu'en ces temps bouleversés, il faudrait s'unir pour offrir un cadre bienveillant, confortant et respectueux à tous. C'est notre tâche à chacun. C'est là aussi où notre propre ipséité peut s'exprimer et s'épanouir.



Moi et pas une autre

Par Sylvie Tardif

Est-ce qu'on s'est déjà rencontré ? me demanda la femme d'une soixantaine d'années, assise à la table d'à côté, que je n'avais jamais vue de ma vie. Non, non, lui répondis-je, en ajoutant, avec humour, que j'avais sans doute le visage le plus commun de la planète. L'hôtesse du restaurant où je m'attablais s'était figée quelque peu en me voyant arriver. Elle avait pris mes informations de réservation avant de déclarer : vous me trouverez sans doute étrange, mais vous avez le sourire de ma meilleure amie morte. Que répondre ? Oui, vous êtes étrange, mais ça fait votre charme. En me rendant à ma table, un homme m'arrêta et me lança : Jeannine, quel bonheur de te revoir ! Désolée de vous décevoir, monsieur, je ne suis pas celle que vous pensez.

Cette soirée commençait comme une chronique d'une horreur annoncée. Il m'était souvent arrivé d'être confondue avec une autre personne. Je devais vraiment avoir quelque chose de semblable à un grand nombre, des traits communs, une façon de regarder toute personnelle qui autorisait les gens à venir vers moi sans retenue. Mais là, c'était agaçant. J'étais à ce restaurant pour un rencart. Ma collègue de travail tenait absolument à ce que je rencontre le meilleur ami de son mari, nous étions faits pour être ensemble. Connerie !

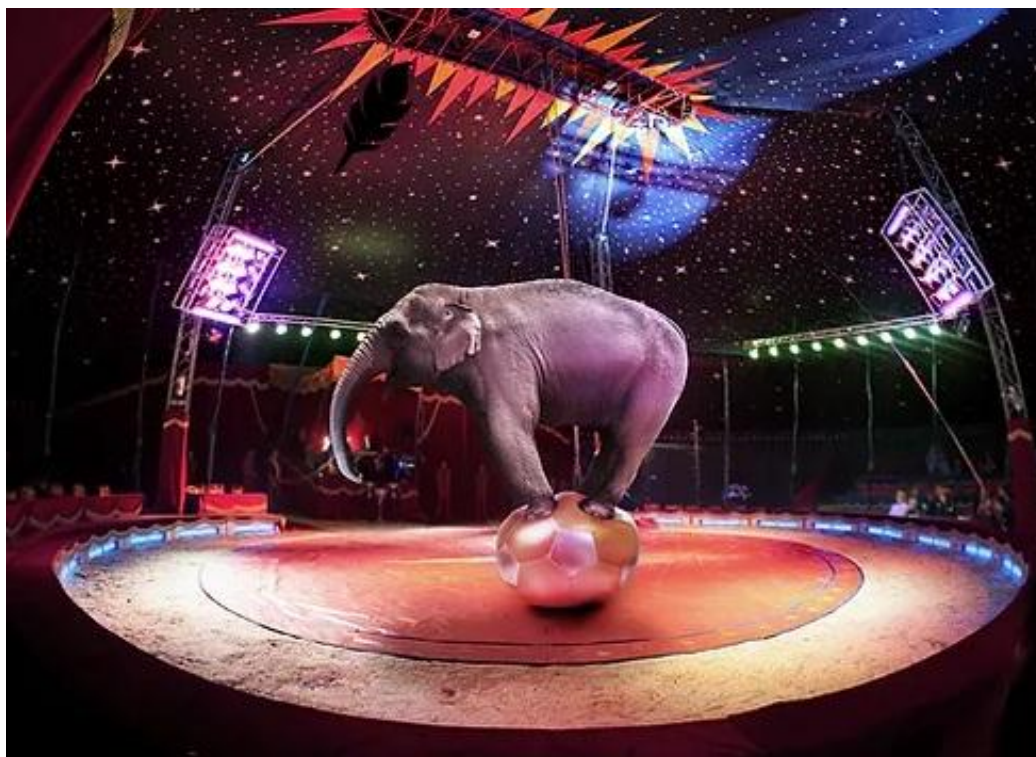
Enfin, installée devant l'homme en question, ayant repoussé l'inquisition de ma voisine de table, nous nous sommes présentés l'un à l'autre. Ça ne s'invente pas, il m'a demandé: est-ce qu'on s'est déjà vu? Calvaire. J'aurais dû répondre positivement. Si j'avais le temps, je les ferais tous chercher dans leur mémoire trouée où est-ce qu'ils ont bien pu me voir en m'amusant de les voir passer par la liste des lieux fréquentés: à la petite école, à la fac, au cours de gym? Quelle misère que d'avoir un visage aussi peu singulier!

L'homme s'appelait Marc. Il avait la jeune soixantaine. Il était veuf depuis quelques années et il souhaitait trouver une compagne pour passer ses dernières années utiles. L'expression est de moi, pas de lui. J'accepte très mal de vieillir et j'ai une peur panique des affres de la vieillesse, de l'incontinence jusqu'à la sénilité la plus débilite. J'ai la chienne. Bref, je vis dans une urgence qui me fait dire qu'il me reste, si j'ai un peu de chance, une vingtaine d'années utiles. Après, statistiquement, la machine va casser et j'attendrai la mort avec plus ou moins de résignation. Bref, Marc ne voulait pas passer le restant de sa vie seul. Il énonça ce qu'il cherchait chez une femme. Il me décrivit, sans s'en rendre compte, sa femme morte. Il n'y a rien de plus déplaisant que d'essayer de porter les chaussures d'une autre femme, encore plus quand elle est morte, donc idéalisée. Forcément, elle avait toujours été fantastique, cette Danielle, dont Marc me parlait. Il finit par me dire qu'elle me ressemblait un peu physiquement. J'aurais pu rétorquer que je n'en avais aucun doute.

Il m'invita à parler un peu de moi, de ce que j'aimais. Par où commencer? Qu'est-ce qui me rendrait unique, différente d'une autre femme? Si j'y allais par les grandes lignes, je ressemblerais à toutes les autres. Qui aime le mensonge? Personne à ma connaissance, même pas les menteurs. Il fallait donc trouver les quelques détails qui faisaient de moi un être différent et reconnaissable des autres spécimens de mon espèce. J'aurais dû me préparer comme à un entretien d'embauche. Il y avait longtemps que je n'avais pas rencontré de mecs. Mon célibat me convenait trop bien. Je ne trouvais rien d'intéressant à lui dire de moi. Étais-je réellement commune?

Je finis par déclarer que j'étais là où l'on m'y attendait le moins. Que voulez-vous dire ? m'interrogea-t-il. Bien, je suis plutôt mince. Or, je suis gourmande et je mange tout le temps. Vous me voyez frêle. Pourtant, j'ai une force physique surprenante, je suis capable de lever une mini voiture. Je le sais, je l'ai déjà fait. Mon enfant n'était pas dessous, mais il y avait effectivement une certaine urgence. Je semble d'un certain conformisme. Pourtant, je possède une originalité de pensée et de goûts. Vous me voyez féminine. Or, mes champs d'intérêt sont plus masculins si je puis m'exprimer ainsi. Ça ne marchait pas. Je sentais que je n'arrivais pas à me distinguer.

Et si, je ne suis moi-même qu'à travers le regard de l'autre, ce regard qui me trouve semblable à une autre depuis que je suis toute petite. Et si, finalement, j'étais commune. Je le regardai et je lui dis : vous savez, Marc, je pense que je suis différente de toutes les autres dans le regard de ceux qui m'aiment. Si vous avez envie de m'apprivoiser tranquillement; peut-être, un jour, m'aimerez-vous et à ce moment-là seulement, je serai pour vous unique et différente de toutes les autres roses du jardin.



Un jour au cirque

Thème : exploration des thèmes sous-jacents au monde circassien avec un accent mis sur la dimension du défi



Gymnastique imposée

Par Louise Bertrand

Comme bien d'autres parents, je leur dis de faire attention. Comme d'autres collègues, j'ai prononcé maintes fois le mot prévention. Un moment d'inattention et le pire peut se produire. N'importe quand, n'importe où. Un accident, trop souvent un simple accident.

Pendant des années, à quelques reprises, j'ai annoncé le pire au public. Un échafaudage tombé, un travailleur blessé. Une rupture de route, un employeur en déroute. Une formation inadéquate, une manœuvre maladroite. J'avais l'air impassible, mais mes tremblements de stress ressemblaient à de la détresse devant l'inéluctable, l'irréparable. Cet homme écrasé sous un chariot élévateur ne reviendrait plus chez lui à l'heure. Ce signaleur fauché perdrait la capacité de marcher. Sans compter toutes les maladies qui s'insinuent par les pores de peau ou courbent le dos.

Chaque jour, au bureau, je jonglais devant une gymnastique imposée par des aléas où le monde pouvait perdre pied au travail. Les journalistes avides de sensations fortes m'interpellaient et moi, je parlais d'une voix qui se devait d'être ferme mais rassurante, tout en rappelant les bases élémentaires de prévention, de formation, d'attention.

J'avais l'impression d'être une équilibriste sur un fil de fer. Ne pas trop tourner autour de l'essentiel pour ne pas s'étourdir, pour ne pas étourdir. Être soi devant le désarroi. Dire les faits sans trop mettre d'effet. Garder l'équilibre.

La semaine passée, un accident s'est produit.

Conséquence...

Ce fils aimé au bras tatoué placé sous respirateur artificiel contraint ses parents à ne plus respirer. Là est tout le drame. À la demande du père, les prières affluent de partout, les témoignages crient leur espoir ou se transforment en éteignoirs. Les premières soixante-douze heures critiques sont derrière, les cœurs des proches devant palpitent de nouveau.

D'autres collègues ont pris le relais. Ils enquêtent ou répondent aux médias. Un manège est en cause, l'homme l'opérait. Ou bien est-ce un moment d'égarement ? Le saura-t-on jamais ?

Des proches s'inquiètent et font la navette entre le boulot et l'hôpital, le cœur en mille miettes.

Des inconscients expriment des propos désobligeants, clouent au pilori, jugent a priori et se foutent des rappels au bon sens.

Et moi, dans tout ça, je songe à la précarité de l'existence et à ce cirque ambulancier où le jeune homme travaillait, à quelques kilomètres de chez-moi.

Ça ne vaut pas la peine

De laisser ceux qu'on aime...



Le vol des oiseaux

Par Hélène Filteau

D'aussi loin que je me souviens, j'ai toujours été fascinée par le vol des oiseaux... Les urubus qui tournent haut dans le ciel en suivant les courants chauds, les chardonnerets avec leur vol rapide et ondulé, les hirondelles, ces merveilleuses petites acrobates... Enfin, mon esprit s'égare encore ce matin... Ma dernière nuit a été agitée... Je jongle avec différentes idées afin de pouvoir relever le défi du jour.

Charlène, l'acrobate qui se produit avec moi, s'est foulé une cheville hier à la fin du numéro.

Ah, elle n'a fait mine de rien jusqu'à la fin de la prestation... c'est une vraie professionnelle! mais quelle grimace derrière le rideau! Je me suis empressée vers elle... ma chérie!

Nous sommes amies de longue date, elle et moi. Déjà adolescentes, le rêve du cirque nous habitait toutes les deux. Nous étions d'excellentes gymnastes. L'avenir s'annonçait si libre, joyeux, aérien, vibrant, brillant!

Et puis, j'ai eu cette blessure...

J'étais dévastée, mon rêve brisé... mais grâce à elle, notre rêve a repris vie à travers un numéro que nous avons créé ensemble. Elle ne voulait pas me laisser tomber, car nous ne voyions pas la vie une sans l'autre... nous nous aimons.

Par une volte-face spectaculaire, je me suis imaginée clown et je souligne son beau travail par des pirouettes ridicules, ces ratés que commettent tous les débutants supportent très bien ma création.

Mais voilà, Charlène est blessée et avant le crépuscule, je dois trouver une façon de combler les minutes de sa performance d'oiseau ! Il faudra qu'au ras des pâquerettes, j'amène des OH et des AH chez les spectateurs !

Je ne vois pas pour l'instant... je regarde les oiseaux qui tournent là-haut dans le ciel...

Ces oiseaux noirs à l'envergure impressionnante ! Sont-ils le signe avant-coureur d'une défaite annoncée ou d'une fabuleuse présentation ?

Charlène m'aidera sûrement, elle ne m'a jamais laissé tomber... Allez courage, sors de ta rêverie... c'est l'heure, plus que douze heures avant le lever du rideau...

Je détourne mon regard du ciel et le pose sur son visage. Charlène, ses yeux verts, brillants, me regardent, son sourire me réchauffe. « Encore dans tes rêveries ma douce ? ». À sa voix, mon cœur bondit vers elle... Je m'avance, lui tends mon café chaud... il nous faudra toute l'aide possible pour entamer cette journée et relever le défi !

Les battements de mon cœur le disent, son sourire le confirme, tout à coup j'en suis sûre... nous relèverons ensemble ce nouveau défi !



La meilleure représentation

Par Catherine Langlais

« Catherine, toi ce soir, tu vas remplacer Sandrine qui s'est cassé une cheville. »

— Quoi, Sandrine ? Mais...

— Allez tout le monde, on se voit ce soir, dernière représentation à Vegas, ça va être notre meilleure !

Sandrine, c'est la funambule sur *Mystère*.

Sandrine elle fait ça depuis douze ans, elle connaît sa routine par cœur, elle est minuscule, elle flotte dans les airs. Je ne suis même pas sûre qu'elle touche au fil quand elle s'élance au-dessus de la scène, à vingt-cinq pieds du sol. Elle a la confiance d'un lion et l'agilité d'un singe. Elle vole comme un monarque, comme un colibri au-dessus d'une rose. Sandrine, elle est irremplaçable. Elle est spectaculaire, Sandrine.

Et pas moi.

Moi je suis la petite nouvelle au cirque. Je suis la remplaçante de service, la bouche-trou silencieuse. L'éternelle apprentie.

Il me convient bien ce titre d'apprentie. Il me protège de l'échec, il me rend imperméable à la critique, invisible du public. Mes apparitions dans le groupe des jongleurs, ou derrière le clown pour faire diversion, ne changent rien au spectacle. Mes erreurs ne sont jamais assez importantes pour faire échouer la représentation, encore moins pour éveiller l'émotion du public.

Je suis une partie de la troupe, mais la troupe ne se soucie pas de moi. Je suis un membre de l'équipe, mais l'équipe n'a pas besoin de moi.

Mais pas ce soir.

Ce soir, je serai la partie de l'équipe qui coupera le souffle des spectateurs. Je serai moi-même le souffle du spectacle, le point culminant, vingt-cinq pieds au-dessus de leur tête. Je serai celle qui fera monter la tension, juchée sur un fil bien tendu. Tous ces regards, posés sur moi avec insistance, comme des mains tendues pour me soutenir.

Moi ce soir, je n'aurai d'yeux que pour le filet, tendu dix pieds plus bas. Je ne penserai qu'aux cent cinquante pas qui me séparent de la plateforme de l'autre côté de la scène. Je ne verrai que mes pieds, posés l'un après l'autre sur cette ligne de fer, une ligne directe vers mon futur, vers le reste de ma vie de cirque.

Deux fins auront lieu ce soir.

Et de deux choses, l'une ne peut qu'exister.

Ou bien mon temps d'apprentie tire à sa fin ou bien ma carrière d'artiste de cirque s'effondrera dans un filet, sous les yeux désolés d'une foule qui ne soupçonne pas l'effet de son souffle retenu.

— Début du show dans dix, en piste tout le monde, c'est l'heure !



Le vertige

Par Françoise Lavigne

André est debout sur le haut du perchoir qui lui permet d'attraper la barre du trapèze. C'est la première fois qu'il se retrouve à cet endroit depuis son accident, l'année dernière. Des images se succèdent à une vitesse folle dans sa tête. Son bras qui s'étire vers le trapèze, sa main qui sent la barre, puis le vide, la chute, l'arrivée au sol, brutale. Puis la douleur. L'arrêt du spectacle, le silence de la foule.

Il essaie de faire taire ce vertige, ne pas regarder en bas, se rappeler son bonheur de se sentir voler entre les trapèzes avec sa partenaire de vol, sa partenaire de vie. Cette dernière, debout sur l'autre perchoir, l'observe. Elle se demande si elle doit l'encourager ou le laisser vivre cette peur du retour.

Soudain, André se revoit enfant, à l'école du cirque, quand il essayait tous les différents arts du cirque pour choisir celui dans lequel il se perfectionnerait. Jongler ? Pas pour lui, il n'a pas cette coordination nécessaire. Gymnaste ? Intéressant, mais un défi qui l'intéresse moins. Quand on lui présente le trapèze, quand il sent pour la première fois son corps en apesanteur entre les deux barres, il se sent voler, son bonheur est immense, son choix est fait. Définitif. Il sera trapéziste. À partir de ce moment, sa vie se déroule à sept mètres du sol et l'expression « ne pas avoir les pieds sur terre » devient son leitmotiv. La haute-voltage est son gagne-pain et sa passion, tout à la fois. Il rencontre alors Marine, qui fera le saut avec lui, dans la vie comme au cirque.

Ensemble, ils parcourront les routes du monde du cirque, les chapiteaux et les arénas. Leurs mains seront entrelacées, leurs poignets solides, leurs chevilles des ancres auxquelles ils savent se fier. Jusqu'à l'accident.

Une bête chute, causée par une somnolence due à un médicament contre le rhume, pris avant le spectacle, sans penser aux effets secondaires (les si petits caractères dans le bas de la feuille pliée en vingt dans le fond de la boîte). La chute, les chevilles cassées. Une réadaptation en médecine spécialisée doublée du désir ardent de vivre de nouveau dans les airs. Marine en arrêt elle aussi, faute de bras sur lesquels s'appuyer. Un an d'arrêt. Un an de volonté. De doutes. De « Et si je n'y arrivais plus ».

Jusqu'à ce jour où ils remontent sur les perchoirs, tenus par les compagnons du cirque, anxieux, eux aussi, de voir André et Marine recommencer leurs voltiges.

Cette vision de l'enfant qu'il était, de l'artiste qu'il est devenu revient fortement dans sa tête. La confiance en sa réadaptation, tant physique que mentale. Les yeux de Marine qui le regarde de l'autre côté de la scène. Son sourire qui lui dit « J'ai confiance en toi ». Et le filet de sécurité déployé en cas de chute. Assez de vertige. André fait un signe de tête à Marine, il est prêt. Ils sont prêts.

Le voilà qui attrape la barre, s'élance, et vole de nouveau. Ses bras n'ont pas perdu leur force, il virevolte vers la barre de Marine, leurs parcours se croisent dans les airs, comme avant. Son cœur bat la chamade, un battement heureux, fier. Ses réflexes reviennent. Le moment crucial où il doit vriller ses chevilles à la barre, ce mouvement si important pour soutenir sa partenaire dans son vol est réussi à la perfection. Il sent les mains de Marine qui le laissent déjà pour voler vers son propre côté. La sérénité l'envahit. Il a relevé le défi.

André est revenu.



Point de bascule

Par Michèle Lesage

Le propriétaire nous presse le citron. Pas assez de ventes, pas assez de spectaculaire dans nos numéros. Notre troupe en met pourtant plein la vue avec nos cinq magnifiques chevaux de race. Ne me demandez pas la race, je n'y connais rien. Je suis d'abord une acrobate qui n'a pas trouvé sa place dans les grands cirques populaires.

Toutefois, je n'ai pas manqué d'encadrement. Achille, le chef de notre équipe possède un talent exceptionnel. Les animaux se calment à son approche, même affamés, même blessés, même maltraités. Il ne s'impose pas par sa carrure, mais par une maîtrise de ses émotions peu commune. Auprès de lui, même les humains s'apaisent. Il croit que je peux réussir ce nouveau numéro qu'il a conçu pour satisfaire notre employeur. Quand je me trouve avec lui dans le cercle d'entraînement, ma confiance se gonfle comme un ballon et me rend habile, légère, aérienne.

Juste avant d'entrer en scène, nous avons appris qu'on l'avait découvert étendu, inanimé sur son lit, dans sa roulotte. Nous n'en savons pas plus. Il faudra faire sans lui.

Ma nervosité et celle de mes quatre compagnes agitent nos montures. Pourtant, depuis quelques jours, nous nous sommes occupés de nos chevaux comme jamais. Nous les brossons, caressons, nous leur massons le haut de la tête, là juste entre les deux oreilles, un geste qu'ils adorent. En général, ils ont hâte à l'entraînement. Le mien piaffe souvent d'impatience. Sa robe est d'un brun caramel inimitable. J'ai tressé sa crinière et sa queue, un soin qu'il accepte avec bonheur parce que je m'occupe de lui. Je sens que ma relation avec lui s'approfondit, mais aujourd'hui, il semble s'interroger sur mes compétences car il secoue la tête, avance, recule alors que nous attendons notre tour.

Les stalles de l'écurie puent, faute d'entretien et de budget suffisant. Le propriétaire a préféré se lancer à grands frais dans la publicité. Nous apparaissions partout sur les palissades, dans les journaux, la télévision, les réseaux sociaux. Impossible de manquer cette première qui enflammera l'opinion sur notre cirque. Je ne manque pas de préparation, nous avons répété si souvent. Moi et Dakota nous formons une paire énergique et cohérente, mais à l'heure qu'il est, je n'en suis plus si sûre. Sans Achille, étendu à quelques mètres du chapiteau, parviendrai-je à galoper debout sur la selle, à m'arc-bouter vers l'arrière jusqu'à me renverser et à poursuivre ma course redressée sur les deux mains ? Bien sûr, ma selle a été désignée pour réaliser ce genre de truc dément, mais mon cerveau lui... Je sue à grosses gouttes. Elles m'aveuglent.

Rejetée des autres cirques à cause de ma petite taille et de mes erreurs fréquentes, de ma famille qui ne comprend pas mon attirance pour ce métier et qui lève le nez sur les amuseurs publics, je ne puise mon assurance que dans les yeux de mon mentor. Absent. La nausée monte, mon estomac se tord. Dakota s'énervait, les trois autres chevaux aussi. Il faudrait annuler, voyons ! Avons-nous vraiment le choix ? La liberté de choix existe-t-elle dans cette existence vagabonde ? Mon salaire, ma carrière, ma survie dépendent de ce numéro.

Devant l'évidence, un froid intérieur s'est répandu dans tous mes muscles, suivi d'une détente irréaliste. Comme placée au milieu d'une balançoire à bascule, j'ai cessé d'osciller de droite à gauche, j'ai atteint un équilibre. Dakota pousse sa tête contre la mienne, comme pour me dire qu'il me soutient. Plus aucun cheval ne bouge. Impassibles, nous attendons le signal.



La corde claque

Par Paule Simard

Tout le monde s'agite autour de moi. Je sens la fébrilité, l'accélération des poulx. Le premier ra du tambour résonne, suivi d'une roulade de notes graves.

Que se passe-t-il ? Les poils se dégagent de ma peau, ils se hérissent ! J'appréhende. Soudain, les lumières s'éteignent, les animaux autour de moi arrêtent de bouger. Aussitôt, un fracas de lumière touche l'animal devant moi. Il s'élance et je sens ma gorge se serrer. Je prends en pleine gueule le faisceau lumineux.

Un tonnerre de bruits frappés atteint mes oreilles, et là, je commence vraiment à me demander ce qui se passe. La grande femelle que je fréquente à chaque soleil me regarde, elle vient vers moi et émet des sons doux, apaisants. Elle m'a déjà chanté cette sérénade qui, souvent, me garde calme. Mais à ce moment-ci, c'est la première fois que la femelle s'amène avec tout un troupeau d'inconnus. Ils sentent un peu comme elle, mais les sons sont amplifiés et l'attente nerveuse m'envahit de toute part.

Je ramène mon attention vers mon animal de compagnie. Elle revient vers moi et enlève le morceau de peau qui m'encerclle le cou. Elle me dirige vers une manière de tronc d'arbre. J'avance lentement et monte sagement sur cette hauteur. Je connais ce mouvement pour l'avoir répété des centaines de fois. Conduit par cette lanière qui claque sur le sol, je sais ce que je dois faire. J'accepte le maître.

Mais, il y a ce mouvement sournois autour de moi qui me dérange. Je saute et, soudain, une nouvelle décharge de sons m'atteint. L'inconfort me tiraille, je cherche des yeux le bruit apprivoisé qui vient du sol autour de moi. Ma maîtresse sent ma nervosité, elle s'approche, m'intime de poursuivre ma routine.

Je retourne mon attention vers les pas appris : monter, descendre, lever la patte, me tenir sur celles de derrière. Ça, je connais.

Brusquement, la lumière s'éteint. Je vois dans le noir toutes ces têtes d'animaux qui s'ébrouent de tous côtés. Un bruit sourd de fin du monde s'abat alors. Je bondis de ma tour. On s'énerve autour de moi. La corde claque, ça, c'est ma maîtresse. Mais la clameur des animaux s'élève, je ne sais pas ce qui se passe. Je dois m'évader, je sens le danger. Je bondis donc sur le côté, et cherche où aller.

Là devant moi sur son siège un petit animal seul. Il n'a pas l'air dangereux, je suis plus grand que lui. J'ouvre la gueule et crie au monde entier que celui-là est à moi. Du fond de mes tripes monte une sensation nouvelle de liberté, sensation longtemps enfouie de force. Je sens que je pourrai me rassasier enfin. Pas seulement par le fait d'assouvir le besoin de mes dents de déchirer la chair, mais aussi en assoyant mon autorité, mon pouvoir sur cette chose qui grouille devant moi. Je me libère du joug, de l'animal qui domine ma vie depuis trop longtemps. Et là, je fonce...



Cinq balles rouges

Par Sylvie Tardif

Le vieux coffret de cinq balles rouges était posé sur le cercueil. On emporterait ainsi son père vers le lieu de son dernier repos. Suzon ne voulait pas se séparer des balles à jongler de son papa, mais elle n'était pas bien certaine qu'il trouverait le repos éternel sans

elles. Il en avait eu tant besoin pour traverser la vie. Les cinq balles rouges lui avaient donné de la légèreté quand son âme pesait lourd.

Suzon avait suivi les traces de son père. Elle était devenue jongleuse à son tour. Ils avaient parcouru le monde ensemble quand elle avait été en âge de le suivre de chapiteau en chapiteau. Elle jonglait avec de belles balles bleues qu'il lui avait offertes quand elle avait tout juste quatre ans. Aujourd'hui, elle devait repenser leur numéro seule, sans le pilier qui formait leur duo. Ils y étaient arrivés ensemble quand ses mains à lui s'étaient mises à trembler. Ils avaient trouvé des subterfuges pour masquer ses manques d'équilibre lui qui incarnait la stabilité à ses yeux à elle. Comment y arriverait-elle maintenant qu'il n'était plus à combler l'absence ? Elle n'était pas certaine de savoir comment jongler sans lui.

Le cirque n'attendait pas. La mort passait, mais le spectacle continuait. *The show must go on!* Quand Suzon arriva sous le chapiteau, les artistes circassiens étaient en pleine répétition pour une série de spectacles qui reprenaient l'affiche quelques jours plus tard. Ils vinrent vers elle en silence pour la prendre dans leurs bras. Ils étaient aussi sa famille. Elle ne pouvait pas les laisser tomber. Suzon devrait se réinventer. Elle n'avait pas le choix.

Elle ouvrit son coffre de balles bleues. Elle les caressa un moment et elle se mit à jouer avec les balles. Depuis toute petite, elle avait appris à jouer avec les balles qui chassent les chagrins. Jongler oblige à fixer son esprit, à faire corps avec le mouvement de chacune des balles. Elle souriait en jonglant malgré l'effort de concentration. Son père lui avait transmis l'esprit ludique qui vient avec le goût de jongler avec des balles, avec des bâtons, avec des cerceaux, avec des quilles. Parmi tous les objets qu'ils réussissaient à faire voltiger au-dessus de leur tête, elle préférait les balles, lui aussi. Alors qu'elle continuait à faire valser ses balles bleues vers le ciel, une balle rouge entra dans son champ de vision. Elle l'attrapa pour la relancer aussitôt vers le haut parmi toutes les autres, puis une deuxième balle rouge vint rejoindre le groupe. Bientôt, elle jonglait à dix balles bleues et rouges qu'elle rattrapa les unes après les autres pour arrêter le jeu.

Les deux clowns étaient près d'elle. Ils avaient chapardé le coffre de balles rouges de son papa et ils l'avaient alimentée. Suzon n'avait jamais aimé les clowns. Leurs gestuelles exagérées et leurs traits dessinés à larges coups de crayon la mettaient mal à l'aise. Elle avait peur de ce qu'elle ne comprenait pas et les clowns semblaient échapper à sa réalité. Pourtant, aujourd'hui, dernière les masques, il y avait deux cœurs qui reconnaissaient sa douleur et qui avaient voulu lui montrer le chemin vers la légèreté. Les clowns incarnaient aussi l'esprit du cirque. Les artistes circassiens défiaient la gravité, la lourdeur, pour montrer que le jeu en vaut la chandelle. Ils défiaient aussi la mort tous les soirs de spectacle sous les chapiteaux du monde. Ils donnaient l'illusion que de franchir la vie sur un fil, sans tomber dans le vide, c'était facile.

Les balles rouges devaient continuer à faire partie de la fête. Suzon savait que tant qu'il y aurait des balles, elle trouverait un chemin vers la joie. Elle savait qu'on ne se remet jamais vraiment tout à fait de la perte d'un être aimé, de la mort d'un père dont on est la fille chérie, de l'absence du complice de jeu. Suzon devrait apprendre à jongler sans lui. Elle y arriverait que ça prenne un an ou toute une vie avec des balles bleues et rouges.



Se faire son cinéma

Thème : écrire une histoire en 6 étapes faciles :

1) choix du sujet 2) déclencheur 3) action 4) dénouement 5) situation finale

Textes inspirés d'images imposées, tirées de films qui ont marqué l'histoire du
cinéma québécois

Les Boys



Le clan

Par Louise Bertrand

Ma mère aurait dit que nous étions tissés serrés. C'est vrai car bien des années après notre dissolution, l'ancre du souvenir de notre groupe s'accroche toujours à ma mémoire et tache d'une façon indélébile mon âme. Même à huit ans, nous étions des « girls » à la recherche de « boys ». Chaque soir, tout de suite après le souper et les devoirs, nous nous rassemblions au parc de jeux et parce qu'il était nécessaire d'honorer le nom de l'endroit, l'un de nous apportait la fameuse bouteille. Nous étions une dizaine, parfois moins, parfois plus, mais toujours en nombre mixte. S'il manquait des filles, nous vaquions à d'autres occupations. Même constat s'il manquait des gars. Après la formation d'un cercle, tous disséminés en ordre de sexe, une fille et un gars à la suite pour ceux et celles dont le cerveau est atteint de paralysie imaginaire, l'un ou l'une posait la bouteille au centre et lui faisait subir une rotation à une vitesse non contrôlée, ou à une vitesse contrôlée selon ce que nous visions. Voilà de quelle façon débutait notre quête.

Une fois la bouteille stabilisée et l'ouverture dirigée vers quelqu'un ou quelqu'une, le rotateur ou la rotatrice qui, bien sûr, n'émettait aucun rot désagréable avant de passer à l'acte que je me m'apprête à vous décrire, s'avançait vers le quelqu'un ou la quelqu'une et s'empressait ou non de l'embrasser. Voilà le geste posé.

Bon, c'était peut-être un geste banal pour la plupart, mais pas pour moi. L'anticipation du jeu me donnait des frissons incontrôlables. Juste de penser que j'allais donner un bec à mon « kick » du moment et au « kid » devant, j'étais surexcitée. Je me faisais tout un scénario, digne des plus grands classiques du cinéma romantique. J'étais la Juliette sur son balcon ou bien la Rose Dewitt-Bukater du Titanic. Évidemment, la force de mon mental fait en sorte que je cite ici une Rose qui est apparue sur le grand écran bien après mes huit ans, mais vous comprenez la nécessité... Voilà la mise en bouche.

Maintenant, parce qu'il faut bien passer à l'action. Un soir, après avoir tourné la bouteille, je parle de moi, le goulot s'est arrêté vis-à-vis le visage suprême du garçon de l'année. Vous dire à quel point j'ai arrêté de respirer serait un mensonge puisque je suis là pour vous raconter les festivités. Je ne sais pas si je l'ai ébloui. Mon baiser a été rapide et un peu trop humide. J'attendais cet instant depuis si longtemps. J'en bavais ! Il m'a souri, s'est essuyé la bouche avec la manche de son chandail, s'est retourné et a quitté. Assurément ému, du moins c'est ce que je croyais, il est parti, le cœur tout à l'envers, avec sur ses lèvres l'empreinte de mon passage, ce qu'il désirait sans nul doute depuis tant d'années, au moins six, si mon compte est bon ! Voilà pour l'acte et l'impression.

Aujourd'hui, soixante ans plus tard et des milliers de baisers derrière la cravate (quelle cravate au juste ?), je n'ai de cesse que de penser à cette soirée de ma tendre jeunesse, à ce tendre playboy, à ce tendre échange. Voilà pour la réminiscence.

J'ai depuis créé un groupe Facebook des anciens de mon village. Je n'ai pas invité le garçon à nous rejoindre. J'ai décidé de conserver le souvenir intact de ce moment romantique bien qu'il fut court, car si je retrouve son visage actuel, je serai assurément déçue. Voilà pour la réalité !

Et vous, vos baisers, ils ressemblent à quoi maintenant ?

Le déclin de l'empire américain



Confidences

Par Catherine Langlais

Comme d'habitude, le week-end annuel de filles avait été intense mais bénéfique. Ce rassemblement était, depuis vingt-sept ans, l'occasion de se retrouver avec la gang d'amies du secondaire comme dans un cocon où tout est permis, isolé du monde et même un peu surréel. Les 4 éternelles, comme se nommait le groupe *Messenger* qui en était né, et où les moindres détails de leur vie étaient exposés, étaient amies malgré le temps, malgré les amours, les enfants, les pays et les soucis.

Elles avaient passé la fin de semaine dans un immense chalet sur la Côte-Nord, tout près d'Essipit, où Marie-Josée est enseignante. La propriété était située sur le bord du Fleuve, et donnait l'impression, lorsqu'on était assises sur la terrasse, d'être sur un bateau en pleine mer, loin du rivage, loin de toute attache terrestre. Comme chaque année, Sara avait insisté pour louer un chalet avec un spa. C'est son minimum de confort, comme elle dit. Cette fois cependant, en plus du spa, il y avait un sauna. Une minuscule boîte de cèdre où on se fait suer, serrées nues les unes contre les autres, pendant vingt à trente minutes, une mince serviette préservant l'intimité de chacune.

Après quelques verres de vin, et deux virgin césars pour Nathalie, il avait été décidé de s'aventurer dans le sauna après avoir lu attentivement les instructions.

1- Passer sous la douche extérieure

2- S'installer dans le sauna, s'assurer de maintenir la température entre 75 et 87 degrés, arroser les pierres toutes les 10-12 minutes

3- Demeurer dans le sauna entre 20 et 30 minutes pour un effet optimal

4- À la sortie du sauna, s'immerger dans le bassin d'eau froide pour une période de 30 secondes à 2 minutes. Recommencer 2 à 3 fois.

—Pis toi, Nath, comment ça se passe les *dates*? Après quinze ans hors du marché, ça doit pas être facile?

—Bah, y'a pas grand qualité sur les réseaux honnêtement!

—En tout cas moi, je suis bien contente d'être aux femmes, c'est bien plus facile de rencontrer dans notre communauté!

—C'est sûr, toi, Sara, avec les filles t'as toujours été ben direct. Quand tu veux quelque chose ou quelqu'un, tu passes pas par quatre chemins. T'étais moins *game* avec les gars par contre. *My god* que t'étais *weird* avec tes *chums*. D'ailleurs c'est qui le dernier gars que t'as fréquenté déjà? C'est-tu Benoit, ta *date* du bal de finissants?

—Non, le dernier gars que j'ai vu tout nu, c'est Martin, mon *chum* du cégep qui m'avait *ghostée*.

—Ouf! Le *ghosting*, c'est l'enfer, si tu voyais ça maintenant ma fille, un texto, une convo *Messenger*, des fois une date, pis Pouf! ils disparaissent. *Pu* de son, *pu* d'image! C'est tellement dur!

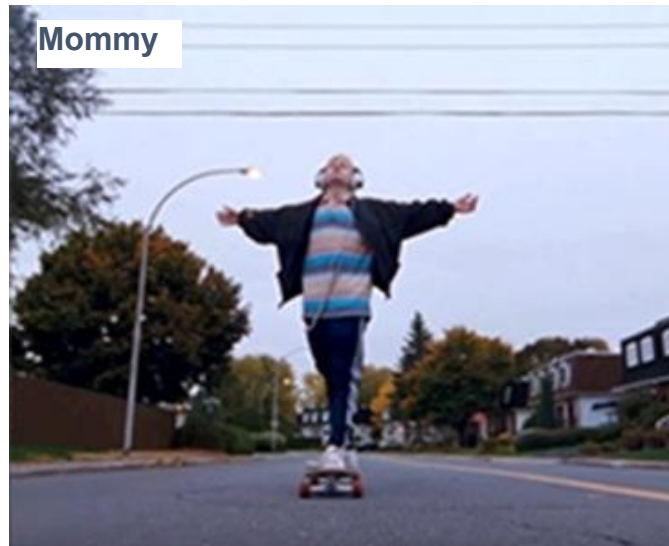
—Mais pour vrai, c'est pas lui qui est parti les filles. C'est moi qui l'avais fait disparaître.

—Eh...trente minutes! On est rendues au *cold plunge*. Let's go mes poules mouillées, tout le monde à l'eau!

Caroline se demandait encore si elle était la seule à avoir entendu la dernière phrase de Sara. Elle l'avait prononcée à voix basse, mais avec une fermeté qui avait donné froid dans le dos, même dans un sauna à 85 degrés.

Cinq jours plus tard, pendant qu'elle écoutait d'une oreille distraite son président présenter les résultats de l'entreprise en réunion zoom, elle remontait lentement le cours de ses souvenirs pour essayer de se rappeler leurs années au Cégep Garneau à Québec.

Caroline et Sara partageaient un petit quatre et demi avec deux autres étudiants. Caroline s'était rapidement amourachée d'un des gars de l'équipe de natation qui habitait encore chez ses parents où elle passait beaucoup plus de temps qu'à l'appart qui sentait trop la cigarette et où les lendemains de veille duraient plusieurs jours. Quand, par hasard, elle passait par l'avenue Holland, Sara et elle en profitaient pour se mettre à jour. Les histoires de sa coloc étaient toujours rocambolesques et la façon dont elle se sortait du pétrin, bien que fort divertissante, inquiétait parfois Caro.



Rouler vers son avenir

Par Françoise Lavigne

Christian est au milieu de la rue, les écouteurs sur les oreilles, libre comme l'air sur son skate. Enfin. Depuis des semaines, il attendait ce moment, il en rêvait autant la nuit que le jour, lui à qui les médecins interdisaient de sortir de sa chambre d'hôpital. Une fois sorti de l'hôpital, la restriction d'aller à l'extérieur de la maison a continué. Finalement, ses parents ont accepté de le laisser aller, après qu'il les ait menacés de s'automutiler jusqu'à ce qu'il puisse de nouveau vivre comme tout le monde.

L'année dernière, à pareille date, Christian était un adolescent comme les autres. Yeux rivés sur son cellulaire, pantalons amples et difformes, planche à roulettes collée sous les espadrilles en permanence. L'école était un endroit où il pouvait se rendre pour accéder plus rapidement au parc sur l'heure du midi ou après l'école. Les devoirs étaient expédiés en deux temps, trois mouvements, quand ils étaient faits. Non pas qu'il était un mauvais élève, loin de là. En fait, il était de ceux pour qui tout est facile et qui n'ont pas à faire d'effort pour retenir la matière. D'où l'attitude nonchalante. Du moins, en apparence. Christian faisait partie de ces adolescents qui passent cette époque charnière de la vie dans un anonymat dommageable.

À l'intérieur, Christian bouillait. Les profs étaient trop lents pour donner la matière. Ses parents, trop sévères à son endroit. Ses amis, pas assez intéressés par ce qui se passait autour d'eux. La vie ? Un passage obligé qui ne mène nulle part. Sous ses airs de « je-m'en-foutisme », il en voulait aux adultes de laisser la planète dans un état bordélique, de développer une intelligence artificielle qui enlèvera à sa génération la capacité de penser par eux-mêmes, quand ce ne sera pas les emplois qui fondront comme neige au soleil. Tant qu'à vivre dans un monde qui s'en va en guerre, autant commerciale que réelle, Christian a choisi de s'isoler avec sa musique sur les oreilles, sa planche sous les pieds. Et vogue la galère.

Jusqu'à ce que, après un orage d'après-midi, il se retrouve seul au parc, fasse un saut risqué avec sa planche, glisse sur une courbe humide et retombe sur le côté, sa tête heurtant durement le sol. Perte de connaissance. Combien de temps ? Nul ne le sait, puisqu'il était seul au parc.

Son réveil, à l'hôpital, a été brutal. Ligoté sur un lit, le dos dans un carcan, ses parents de chaque côté du lit. La seule chose qu'il aimait, sa planche à roulettes, est devenue chose du passé. Son présent est immobile. Ne restent que ses pensées et les questions pressantes des soignants, les regards inquiets de ses parents. Les yeux fermés, pour les laisser croire qu'il est endormi, il entend ses parents se chicaner au sujet de la planche à roulettes, si « dangereuse » selon sa mère, si « importante » selon son père.

Les médecins ne semblent pas trop inquiets. La blessure est importante mais pas irréversible. Il a été « chanceux ». Mais il doit rester immobile le temps que la vertèbre endommagée se répare. Plus il restera immobile, meilleure sera la réhabilitation. Il sera suivi par une équipe multidisciplinaire, orthopédiste, physiothérapeutes, psychologue, toutes les ressources seront là pour l'aider à se remettre sur pieds. On pense sûrement à quelques mois dans un centre de réadaptation, puis quelques semaines encore à rester à la maison. Pour les cours, l'école pourra lui envoyer le matériel et faire en sorte qu'il puisse terminer sa quatrième secondaire.

Ce temps qui a été si lent à s'écouler, Christian a trouvé qu'il a finalement filé comme un éclair. Il a découvert un monde autour de lui, au centre de réadaptation, qui est à l'inverse de ce qu'il imaginait du monde des adultes. Des gens dédiés, qui avaient à cœur la santé de leurs patients. Il a mis son intelligence à profit pour comprendre le langage des médecins et des autres professionnels de la santé. Il a compris que le monde n'est pas fait que de négativité, mais aussi d'une foule de gens qui changent, un à la fois, le quotidien des personnes autour d'eux.

Ce matin, sa planche à roulettes n'a pas la même utilité qu'avant son accident. Avant, il la prenait pour fuir le monde. Aujourd'hui, pour la première fois, il sait qu'il a un avenir devant lui. Il sera physiothérapeute.



Le violon rouge

Une enfant choyée

Par Michèle Lesage

Annie est une enfant sensible à la musique. Sa mère l'emmène aux matinées musicales de l'OSM. Cette femme cultivée nourrit de grandes ambitions pour sa fille. Elle l'inscrit dans des activités qui visent à remplir la tête de sa fillette des meilleures choses : tableaux de grands peintres, littérature jeunesse de qualité, exposition aux découvertes scientifiques de pointe, émissions de télévision choisies pour leur contenu enrichissant. La petite fille est une figure adorée, choyée. Vêtue des meilleures marques, éduquée dans la meilleure école.

Au contraire de ses camarades, elle ne sent pas la pression de cet amour. Elle en redemande. Elle croit en son avenir. Ce qu'elle aime plus que tout, c'est d'écouter un musicien virtuose tirer de son instrument des mélodies impossibles à reproduire. Par les autres, mais pas par elle ! Alors, quand elle assiste à son cours de violon, elle s'applique. Elle est assidue à ses leçons, pratique durant des heures.

Un événement inattendu s'est produit dans sa vie parfaite.

Sa mère est partie un jour sans laisser d'adresse, l'abandonnant à son père qui n'est jamais là. Le soir, elle entre et s'installe dans le silence de leur loft. Au début, elle tenait le logement à l'ordre pour ne pas décevoir sa mère lorsqu'elle rentrerait. Elle ne manquait pas d'étudier et de réaliser ses travaux d'école. Elle allouait deux heures à ses leçons de violon et ne manquait pas de reproduire la routine à laquelle elle avait été habituée.

Par la suite, il s'est produit de petites négligences : un peu de vaisselle qui traîne dans l'évier, un devoir oublié, un peu de retard dans ses rendez-vous, des notes scolaires qui baissent. Son père a tenté de la rassurer, a menti sur les nouvelles qu'il prétendait recevoir de maman. Aucun appel, aucune lettre, aucun courriel ou message texte. Annie se sent descendre une pente, mais elle s'accroche à son violon. Un jour, elle en possédera la maîtrise parfaite, et sa mère l'entendra dans une grande salle de concert.

Le temps court, elle atteint la vingtaine, mais son rêve de devenir une extraordinaire artiste s'étiole. Malgré ses efforts, elle ne surmonte pas les difficultés des partitions. Toutes les heures qu'elle a consacrées à pratiquer son violon n'ont pas donné le résultat qu'elle escomptait. Dans les concours de musique, elle n'a jamais enlevé la première place. Durant toutes ces années, elle a presque vaincu la peine provoquée par la disparition de sa mère. Son parfum, sa voix, son visage, sa silhouette même s'estompe. Les pleurs et la colère ne l'ont pas ramenée. Son père non plus. Elle sait qu'elle n'a pas été victime d'un crime sordide, car l'événement n'a pas été signalé à la police. Elle s'est barrée sans un mot.

Pour la première fois de sa vie, elle comprend qu'elle doit accomplir sa vie, SA en lettres majuscules, sans le regard de sa mère. Elle a serré dans une boîte les albums photo, les cadeaux reçus, les objets qui alimentaient son souvenir. Tout est à refaire. Son histoire n'est pas finie, loin de là.



Une vie de femme

Par Martine Marcotte

Je participe à un atelier d'écriture. Un beau groupe, beaucoup de marge de manœuvre, des commentaires et suggestions, toujours constructifs. Aujourd'hui, on me propose d'écrire, en quarante minutes, une histoire en m'inspirant du film *Crazy*. Quel pourrait en être le sujet : homosexualité, conflits familiaux, intolérance, Jean-Marc Vallée, cinéma québécois ? Tout ça me semble bien loin de moi, il me faudra inventer une histoire de toute pièce. Pourquoi a-t-il fallu que je tombe sur ce film ? Quoi que, peut-être, ma plus jeune tante a-t-elle caché une différence... Ce sera donc l'histoire de femmes fragiles devenues fortes par la force des choses.

Ma grand-mère maternelle est née dans un petit village du Québec au début du vingtième siècle. Elle n'a que sept ans lorsque ses parents décèdent, l'un de la grippe espagnole, l'autre d'un accident vasculaire cérébral. Des parents proches, mais déjà âgés, la recueillent. Séparée de ses deux frères, grand-mère vivra à l'abri du besoin, mais ne se sentira jamais chez elle dans cette maison.

Jeune fille qui plaît, elle joue de l'harmonium et chante si bien qu'on l'invite à se produire dans toutes les soirées des environs. C'est ainsi qu'elle rencontre Léger, il a fière allure avec son toupet frisé et son petit sourire en coin. Certes, il est plus âgé et sans le sou, mais c'est un homme honnête et travailleur. En se mariant, elle rêve de fonder un foyer comme celui auquel elle a été arrachée trop jeune. Elle l'épouse en 1924. Les débuts sont difficiles car, si les nouveaux mariés escomptaient s'installer chez pépère, la mégère qui tient la maison n'accepte pas la venue d'une autre femme sous son toit. Ils réussissent malgré tout à se loger et à élever cinq enfants jusqu'à ce que Léger tombe malade. À quarante-deux ans, il mourra d'un cancer laissant à sa veuve plus de dettes que d'argent.

Vers qui se tourner? Ses parents, tant biologiques qu'adoptifs sont décédés, ses frères sont trop jeunes pour gagner adéquatement leur vie. En 1936, la grande dépression touche tout le monde. Elle devra se séparer de ses enfants. Les deux garçons iront à l'orphelinat. L'aînée des filles sera confiée à des parents éloignés qui tentent de s'établir en Abitibi. La plus jeune sera donnée en adoption à un couple sans enfants du village voisin. En seule compagnie de sa fille préférée, elle fera des ménages en échange du gîte et du couvert.

Les belles-sœurs



L'espoir renaît

Par Cécile Niles

À cette époque vers les années 50, les timbres Goldstar sont très en vogue et, pour les personnes qui ont la chance de gagner un gros lot, c'est tout un événement. Germaine vient de recevoir les cinq caisses de coupons-rabais qu'elle a gagnées dans un concours et qu'elle doit maintenant coller dans des calepins. Elle rêve déjà... Elle pourra se procurer la balayeuse Aspire-tout et le toaster à quatre tranches... hummm et quoi encore... peut-être changer la housse sur son lit dans des couleurs de mauve et de rose...

Sans perdre un instant, elle saute sur le téléphone et met en branle son arsenal de séduction pour appâter les femmes de son réseau, famille et amies. Convaincante, elles se retrouvent donc à huit mardi soir dans la grande cuisine encombrée. Plus la soirée avance et plus on ressent l'atmosphère effervescente du début de la soirée s'alourdir peu à peu dans la pièce. À la ronde, des murmures, des chuchotements se font entendre :

— Pourquoi elle ?

— On sait ben elle, elle a toujours eu de la chance.

— Toujours les mêmes !

— C'est pas juste... !

— Il me semble qu'elle pourrait nous en donner un peu... en partager une petite partie...

De son côté, Monique broie du noir.

— Elle dit que c'est urgent, qu'elle n'a que quelques jours pour faire ce boulot.

— Si elle pense que je vais aller perdre mon temps avec cette gang de chialeuses. J'ai autre chose à faire moi !

Depuis quelques semaines Monique a perdu son entrain, elle n'a plus le goût de rien faire et surtout d'en parler. Elle s'isole de plus en plus. Elle se dit que de toute façon, ce qu'elle vit n'intéresse personne. L'idée qu'elle a eue germe dans son esprit depuis quelque temps. Son mari Gaston passe de plus en plus de temps avec les boys à jouer aux cartes. Il ne semble pas se rendre compte de la tempête qui gronde dans sa tête.

Juste à la pensée qu'elle pourrait être ailleurs, sans avoir à rendre de comptes à Gaston, à sa mère, ses sœurs et ses belles-sœurs, son cœur se met à battre la chamade. Elle a tout prévu. Elle partira dans deux jours. Le jeudi, Gaston ne prend pas la voiture et quitte la maison dès la dernière bouchée avalée. Elle sera déjà bien loin quand il se sera remis de sa cuite et qu'il se rendra compte de son absence.

N'ayant plus de nouvelles de son fils depuis sa dernière escapade, elle en fera une elle aussi. Avec les quelques indices qu'elle a pu récolter, et malgré ce que lui ont dit les policiers, elle décide de partir à sa recherche.

« Attendre ici sans bouger est en train de me tuer ! se dit-elle. »

Un nouvel élan grouille dans ses veines et lui donne l'espoir, un dernier espoir, de revoir son Jonathan vivant. Elle prendra la route de la Gaspésie.

« Et puis, c'est beau la Gaspésie, surtout à ce temps-ci de l'année ! »

Une intuition... le camp de chasse de son père...

Tout équipée pour faire face aux froidures du bord du fleuve, le dernier roman de Louise Penny dans son fourre-tout, c'est en chantonnant qu'elle finit de remplir la glacière et qu'elle se glisse derrière le volant, carte routière sur le siège du passager et tout son cash dans le coffre à gants. Un sourire radieux efface ses rides, ses préoccupations et ses inquiétudes des dernières années. Une nouvelle étincelle brille dans ses yeux. Elle se sent prête à faire face à la solitude, à l'inconnu, aux embûches et aux surprises, qui sait ce que la Vie mettra sur son chemin. Être en action lui donne des ailes. Son cœur de mère est grand ouvert. « Revoir Jonathan... le serrer dans mes bras... et surtout, surtout... l'accueillir comme il est ! »



La petite et le vieux

Assumer ses actes

Par Rachelle Rose Anna Marie Rocque

Le coq vient à peine de chanter que l'on entend le son strident des sirènes d'urgence ensevelir le quartier. Les dames sortent en robe de chambre, les rouleaux toujours blottis dans leurs crinières. Les pompiers fracassent la vitre d'une *Cutlass* couleur rouille garée à côté de la borne d'incendie. Son propriétaire pousse un hurlement de contestation. Cela fait plus de cinq ans qu'il fait ça tous les jours.

La fillette de huit ans est la seule habillée et coiffée. Elle ne comprend pas la panique chez les voisins. Son grand-père sort en tousotant violemment. Elle remarque qu'il a eu le temps de couvrir son caleçon troué qu'il porte pour aller dormir. Il a même eu le temps de trouver ses lunettes.

Les pompiers entrent dans chaque appartement avec comme objectif la source de cette cacophonie. On demande aux gens de s'éloigner de leur demeure pour éviter le pire. Les vacances d'été viennent de commencer.

— Violetta, j't'avais dit de pas appuyer le bouton.

— Grand-papa, j'te jure sur la tête de maman que j'ai pas touché le bouton.

— N'amène pas ta mère là-dedans. Tu sais qu'est pas icitte pour s'défendre.

— On peut l'appeler si tu m'crois pas.

— Tu sais très bien qu'elle n'a pas le droit de placer d'appel avant le dimanche lors des heures de visite.

— Je le saiiis.

Le grand-père veut la prendre dans ses bras afin de la rassurer que tout ira bien. Elle ne veut que se sauver en bus pour aller visiter sa mère derrière les barreaux. Elle sait que sa mère rembourserait l'épicier s'il avait été patient.

— Tsé que si tu veux rester ici avec ton vieux grand-père, va falloir faire de meilleurs choix. C'était l'enfer de convaincre la protection que j'pouvais prendre soin de toé.

— Je l'saiis.

— L'été vient de commencer. Tu pourras jouer aux poupées avec tes amies la la.

— Combien de fois dois-je te le répéter, je ne joue pas à la poupée. C'est pour les bébés.

— Oh, pardonnez-moi chère grande-dame. À quoi voudriez-vous jouer ? lance le grand-père d'un air sarcastique.

— J'veux m'trouver un boulot pour m'acheter un vélo.

— Ah ! Aucun employeur n'aura le droit de t'embaucher. Tu n'as même pas dix ans.

— Je l'saiis.

Un homme bâti comme une armoire à glace arrive droit vers le duo. Il lève sa visière et indique au grand-père que la sonnerie d'alarme a été déclenchée dans leur unité. La coupable se tortille dans tous les sens. Elle aimerait disparaître. Elle supplie son grand-père du regard voulant qu'il lui vienne en aide dans son malaise.

— Regarde-moé pas d'même ma petite. Il faut assumer les conséquences de tes actes. Comme ta mère le fait présentement.

La guerre des tuques



Une expérience scientifique coûteuse

Par Paule Simard

En roulant sur le chemin humide à toute vitesse, Léa était aux oiseaux. Elle allait pouvoir enfin tester son idée de mettre à l'épreuve l'étang de monsieur Chèvrefeuille. Dans son panier rouge ballottait Comète, le poisson rouge de son frère. Sans aucune culpabilité, elle avait chipé ledit poisson pour le plonger dans l'étang du Bonhomme Chèvre, comme elle le surnommait. « Il va devenir un gros Oranda, comme ceux du Jardin botanique » se dit-elle. En fait, le défi venait de la « gang » du rang, qui la mettait à l'épreuve pour tester sa loyauté. Tous passaient au pilori, les uns après les autres. Cette semaine, c'était son tour. Mais, elle était bien d'accord d'éprouver la capacité des poissons rouges à survivre à l'hiver. C'est elle qui en avait déjà suggéré l'idée à sa gang l'été dernier, après la visite du camp de jour au Jardin botanique.

Arrivée près de l'étang, elle saisit le précieux sac et laissa tomber sa bécane dans les fourrés en bordure de la route. Il fallait faire attention à ne pas se faire voir par la Chèvre. Heureusement, le chien de Chèvre était mort au printemps dernier, il n'y avait donc plus personne pour l'alerter. En restant à couvert sous les arbres, Léa progressa jusqu'à l'étang où elle trouva refuge sous les roseaux bordant la marre.

Penchée au-dessus de l'eau, elle ouvrit précautionneusement le sac pour ensuite en vider le contenu à travers les tiges qui plongeaient dans la vase. Le poisson disparut dans l'eau brouillée et elle se replia rapidement vers sa bicyclette. Léa était fière d'elle, son test serait un succès. Il y avait rencontre demain avec la gang pour constater la réussite du défi.

Elle fila à la maison pour prendre sa collation. Mais aussitôt dans l'entrée, elle fut saisie par les cris de son petit frère. Son estomac se noua, elle n'avait pas pensé à lui dans cette aventure, mais plutôt à son expérience scientifique de survie des poissons rouges à l'état sauvage. Dans le salon, sa mère essayait de consoler son frère Gus. La morve aux nez et les yeux rougis, Gus était secoué de gros sanglots bruyants. Aussitôt que sa mère la fixa de ses yeux inquisiteurs, Léa sut qu'elle était dans le trouble. Comment en effet, expliquer la disparition d'un poisson de son bocal. Surtout s'il n'y avait pas de corps pour en témoigner ni d'animaux qui auraient pu le croquer. Il ne restait que l'espiègle Léa avec ses idées abracadabrantes.

Sa mère attendit que Gus se calme, puis s'approcha de Léa qui la suivit du regard à travers son verre de lait.

— As-tu quelque chose à nous dire ? demanda sa mère.

— Mais qu'est-ce qui s'est passé ? répondit Léa en faisant l'innocente. J'étais avec mes amis chez Alex, on jouait dans la grange.

Sa mère la laissa aller dans sa chambre, tout en sachant qu'elle reprendrait cette discussion plus tard.

Attendant, l'appel pour le souper, Léa commençait à se rendre compte de l'énormité de sa bêtise. C'est bien certain que ses parents allaient la croire responsable de ce méfait. Et à son petit frère qu'elle aimait tant, enfin la plupart du temps, comment lui expliquer la disparition de son poisson adoré ?



L'incendie

Par Sylvie Tardif

La mer était d'un bleuté plus clair pendant la saison froide. La présence de glace adoucissait le paysage. La Baie des chaleurs devant le village de Bonaventure était encore plus ravissante. Il faisait horriblement froid cet hiver de 1970 en Gaspésie. J'aimais me rendre à pied de la maison sur le chemin Saint-Georges jusqu'à la 132 et m'asseoir quelques instants sur les gros rochers qui longeaient la mer.

Ces monolithes s'étaient détachés de la falaise bien avant ma naissance. Ils m'offraient un point de vue sur la baie. Le paysage recouvert de neige me ravissait. Sa blancheur était éblouissante sous la lumière du midi. Moment contemplatif. J'étais vêtue de plusieurs couches de vêtements chauds sous mon parka de laine doublé. Sans mon bonnet, mes mitaines et mes bottes en peau de loutre, je n'aurais pu survivre dans ce froid à glacer le sang. L'humidité de mes yeux créait des cristaux de glace sur mes cils. Mon écharpe couvrait ma bouche et mon nez, mais il fallait bien voir.

Mes frères et sœur avaient préféré rester à la maison avec maman. Il faisait trop froid pour mettre le nez dehors. Je contemplais le paysage quand j'entendis la sirène d'un camion de pompier au loin. Il n'était pas rare qu'un feu de cheminée dévore une maison de bois en quelques minutes pendant la saison hivernale où on surchauffait le poêle central. Je me relevai pour essayer de voir vers quel lieu se dirigeait le son de la sirène. Avec la mer, cela pouvait être loin, le son voyageait si bien sur l'eau.

Pourtant, je me sentis mal de rester là à ne rien faire pendant qu'une habitation brûlait sans doute. Je remontai vers la maison pour avertir papa. En arrivant en haut de la côte, je vis que c'était ma maison qui était la proie des flammes. L'incendie grondait. L'eau qui jaillissait des boyaux des pompiers ne semblait avoir aucun effet. J'étais tétanisée. Des pompiers essayaient d'entrer dans le brasier, mais la force du feu les en empêchait. Je ne voyais pas ma famille parmi les voisins qui avaient accouru pour prêter main-forte. Je réussis à me mouvoir pour chercher ma mère, mon père, mes frères, ma petite sœur. Ma voisine me vit et accourut vers moi. J'étais sans voix. Elle m'attira à elle dans un câlin de manteaux gonflés de duvet. J'avais peur de savoir. J'avais perdu ma maison, mes souvenirs d'enfance. Je n'avais plus rien. Avais-je encore une famille ? Je réussis à dire : maman. Elle fit non de la tête. On m'apprit que ma mère avait réussi à lancer ma petite sœur par la fenêtre du deuxième étage. Les autres n'avaient pas réussi à sortir. Personne d'autre n'avait réussi à sortir. Ils étaient morts asphyxiés et brûlés. J'étais sidérée. Incapable de bouger, de ressentir l'ampleur du drame. On peut sûrement mourir de douleur. La mienne était atroce.

On m'amena vers ma petite sœur. Elle avait quatre ans, j'en avais seize. Nous étions orphelines. Il ne restait que nous deux de notre famille d'origine. On parla rapidement de nous placer en famille d'accueil. Il n'était pas question de nous séparer, mais j'avais peur de la perdre elle aussi. Je surmontai ma peine. Non, ce n'est pas tout à fait ça. Je mis de côté la peine qui me submergeait chaque minute du jour et de la nuit pour ébaucher un plan afin que ma petite sœur et moi puissions vivre ensemble. J'avais entendu dire qu'on pouvait devenir adulte avant d'atteindre la majorité quand la vie ne nous laissait pas trop le choix. Je m'en sentais capable. J'avais déjà un petit boulot. On s'organiserait. Il était hors de question que le seul être qui me restait de ma vie d'avant passe son enfance de famille d'accueil en famille d'accueil. C'était horrible de penser ainsi, mais mon papa avait contracté une police d'assurance et cela me permettrait de poursuivre mes études tout en gardant ma petite sœur. J'étais devenue sa grande sœur et sa maman en quelques minutes.

Je devais faire le choix d'aller vers Gaspé ou Rimouski pour le cégep. Je n'avais plus envie de la mer, de la cruauté du froid l'hiver. Ça ramenait trop de souvenirs, trop de tristesse. Tant qu'à avoir tout perdu, j'irais vers la grande ville, le plus loin possible. Je fuyais ma peine. Fuir est un moyen de survie. C'est ainsi que nous nous sommes installées à Montréal pour renaître autrement. Ma petite sœur avait la résilience des enfants. Elle me réapprit à sourire malgré le deuil. Rire, rire de bon cœur, je ne sais pas si j'y arriverai à nouveau un jour.



La valise trouvée

Thème : mots imposés (œil de verre, poupée, lettre)



Mystère et boule de gomme

Par Louis Bergeron

26 octobre 2025

Dix ans déjà.

C'est à cette date précise, chaque année, que je reprends le même sentier, jonché de feuilles colorées. C'est ma façon de me remémorer les doux moments passés.

Je marche sous une pluie fine et froide, à petits pas, le regard hagard. Je suis plus triste, cette année... je ne sais pourquoi. La vue de l'immense saule pleureur me touche. C'était ici que ça s'est passé, ou plutôt que ça ne s'est pas passé. Un rendez-vous manqué. Elle devait me voir pour un au revoir, avant son départ pour Oslo... mais pas de nouvelles : une disparition jamais élucidée.

Un goût salé me fait réaliser mes larmes mêlées à la pluie. Je me relève, la vue embuée. Et c'est à ce moment que mes pieds frappent une pierre sous les feuilles. Mais non, c'est une valise, orange, à l'allure vieillot : elle en a fait des voyages ! Je l'examine de plus près. Une seule inscription, près de la poignée : AÉROPORT OSLO. Je n'y comprends rien. Je l'ouvre avec empressement. Un coffret tout seul au fond. Je l'ouvre : une feuille, tout simplement.

Mon cher Fernand,

Oui, je me souviens du 26 octobre 2015, et je te laisse en guise de reconnaissance un trésor inestimable.

Tu te souviens sûrement de ma poupée vaudoue. Et bien, j'ai exorcisé ses pouvoirs, je l'ai détruite. Tu trouveras son œil de vitre dans le coin de la valise.

*Au cours de ma vie à Oslo, j'ai rencontré Vladimir, un espion russe...
OULALA!*

Je me suis faite complice. Pourchassé par le Politburo, il m'a remis un mini microfilm. Si on l'agrandit, on peut voir les codes des ogives nucléaires ! Ne sachant qu'en faire, à la suite de l'élimination de mon Vladimir, j'ai réussi à intégrer cette microfiche dans l'œil de ma poupée. Sachant que tu viendrais ici, je te confie ce document précieux.

Je repars illico vers l'inconnu : j'ai d'autres missions. Je ne peux t'en dire plus.

Je t'aime beaucoup Fernand. Je vais tenter de te recontacter tous les 26 octobre, sous ce saule.

Ce sera notre point de ralliement.



Le voyage d'une vie

Par Louise Bertrand

Tant de jours à porter ta valise, maman. Celle qui m'aura permis d'éclater au grand jour dans un fracas de vagues. Celle qui aura fait qui je suis et que je t'aurai emprunté pour composer la plus belle portée qu'il m'ait été donné de créer. De la musique à mes oreilles.

Tant de jours à nourrir cette valise, papa, comme si c'était toujours le printemps. Ta semence jetée non pas au hasard d'une foule harmonique, mais ciblée en temps et heure dans une pénombre romantique, espérant la récolte d'un dernier fruit.

Tant de semaines devant, à apprendre hors de ta caisse de résonance, maman. À placer les pieds sur le sol, en tenant ta main solidement au début, puis précautionneusement comme on le fait d'un archet.

Tant de semaines, papa, à prendre des notes en riant de tes simagrées lorsque tu simulais l'atterrissage d'un avion, tenant solidement la cuillère pour éviter un crash face au crescendo de mon refus.

Tant de mois, maman, à m'éloigner lentement de toi par des solos devant tes trémolos. Ce temps de vie où le métal s'infiltrait au travers des caractères pubères en heurtant tous les accords.

Tant de mois, papa, à répéter ma singularité quitte à marteler ton dos et à réfuter tous tes « si » si conditionnels, en dépit de ton regard indulgent et ton œil de verre, ce Nazar à l'apparat protecteur rapporté de ton voyage en Turquie.

Tant d'années, maman, papa, à vous réapprivoiser, moi votre petite princesse, vous mes renards bienveillants, puis à vous quitter par la force du destin.

Dans un geste de tendresse de votre poupée à vos corps fatigués, à vos cœurs épuisés, fredonner tous les refrains de l'amour, les sonnets écrits dans une lettre déposée sur chacune de vos ultimes valises bien enfouies, vos âmes à l'écoute de mes vers aux quatre dernières rimes embrassées.



Que de souvenirs...

Par Hélène Filteau

À la suite du décès de ma grand-mère, j'avais été désignée volontaire par la famille, pour faire le ménage dans le grand hangar derrière sa maison à la campagne.

Ouf! En ouvrant les portes pour laisser entrer la lumière, je n'avais vu qu'un monticule d'articles divers, pêle-mêle et peu invitant...

Décidément la tâche serait lourde et me prendrait plusieurs fins de semaine.

Non, ma famille n'est pas si dure avec moi, mais vous savez, je suis la seule sans enfant, « celle qui a du temps » autrement dit.

Donc, ce fameux premier samedi, le soleil est radieux et m'apporte sa belle énergie. Bien gantée, je commence à défaire la pile... il est environ midi lorsque sous une chaise cassée, je découvre une valise, recouverte d'un papier gris pâle gaufré imitant un tressage. Tous les coins sont repiqués d'un ruban de cuir plus foncé ainsi que les poignées, dont une pend misérablement sur le côté... une lettre, un grand A, initiale de grand-mère Anna, sur le devant.

La valise de grand-mère ! Je savais qu'elle avait beaucoup voyagé en Europe dans sa jeunesse. Partie étudier les langues dans les vieux pays ! Grâce à sa grande sœur qui avait fourni les subsides et était aussi sa marraine. C'était une audacieuse, Anna, quand même !

Intriguée, je la saisis et la dépose sur une table que je viens de sortir du fatras quelques minutes auparavant afin d'assouvir la curiosité qui vient de m'assaillir..., fait jouer le clic des serrures..., vous savez ces boutons qu'on glisse pour les faire ouvrir, un bruit bien particulier.

L'odeur m'envahit, mélange de parfums, à la fois humidité, terre, moisissures et, cachée dans un repli de la doublure en soie, une odeur plus animale, l'odeur de sa peau, son odeur !

J'y découvre un paquet de photos. Je m'assois dans l'herbe en tailleur afin de contenter ma curiosité. Les photos défilent, ma grand-mère à quatre ans tenant dans ses bras une poupée donnée par sa grande sœur Thérèse qui vient de commencer à travailler comme infirmière selon ce qui est écrit à l'endos.

Oncle Léopold, un des frères d'Anna, qui avait perdu un œil lors de la Grande Guerre et qui pose souriant avec son nouvel œil de verre, un peu croche sur la photo d'ailleurs...

Je défile toutes les photos, contente d'en apprendre davantage sur grand-mère...

L'heure avance, je dois continuer le tri. Jeter ? Réutiliser ou recycler ? Donner ? Il n'y a pas grand-chose qui soit réutilisable dû au mauvais entreposage.

Avoir vécu la guerre et le manque associé au drame ont amené bien des gens de cette génération à accumuler les choses au cas où...

Je referme la valise et retourne au hangar, bien décidée à finir le travail.

J'apporterai les photos lors d'une prochaine réunion de famille, je pense faire des heureux !



Bon débarras

Par Françoise Lavigne

En regardant la maison, je constate tous ces objets encombrants. Ils encombrent ma vie, je ne les ai pas choisis, ils y ont été déposés.

Dans le salon, cet œil de verre, souvenir d'une Halloween trop arrosée. Cette poupée de cire, morbide, objet d'une soirée meurtre et mystère mémorable. Dans la chambre à coucher, ces vêtements d'homme suspendus dans la garde-robe commune, ces pantoufles sous le lit. Dans la salle de bain, le rasoir et la brosse à dents. Dans la cuisine, ces outils qui n'ont servi qu'une fois, l'extracteur de cœur de pomme, l'air fryer donné à mon anniversaire, moi qui préfère les plats mijotés lentement.

Tous ces objets m'indisposent. Ils me rappellent son absence. Encore plus, ils me rappellent sa présence. Il y a eu une époque où Sylvain était l'homme de ma vie. Le voir faisait battre mon cœur plus vite. La sonnerie de mon téléphone associée à son nom était la chanson de Céline Dion « En entendant ses pas ». Espérer le croiser au bureau rendait mes journées de travail plus lumineuses. Sylvain, ce collègue qui me fascinait, me faisait sentir plus intégrée, savait écouter mes idées, savait faire du pouce sur mes idées.

Sylvain. Cet homme marié qui enlevait son alliance quand l'envie lui prenait de trouver une autre femme pour une aventure. Faisant croire avec toute l'habileté d'un fraudeur professionnel qu'il était divorcé, qu'il cherchait une nouvelle relation plus saine, un nouveau souffle à sa vie.

Il est entré dans ma vie ainsi. Moi qui étais seule et cherchais une âme sœur. Moi, la naïve, qui est tombée en amour, qui me suis fait prendre dans ses filets. Doucement, la brosse à dents est arrivée, puis les pantoufles. Puis les soirées entre amis. Les repas cuisinés à deux. Les bonnes idées au bureau.

Il y avait toujours une excuse valable pour le fait que je ne voyais jamais sa famille et ses amis. C'étaient mes amis qui étaient invités à constater notre bonheur. Il y avait une autre excuse pour retourner presque toujours coucher à son appartement. Puis, au bureau, une manière unique de s'excuser pour avoir laissé entendre que mes idées étaient toujours, finalement, portées à son crédit. Évidemment, notre relation devait être gardée secrète au bureau, les relations entre collègues étant largement suspectes.

Des mois se sont passés avant que je ne pose une première question, que je ne mette en doute son comportement. Des mois avant que mes yeux ne s'ouvrent, que mon cœur ne se referme. Sa duplicité était maîtrisée. Son jeu réglé au quart de tour. J'étais subjuguée. Avant de ne plus l'être. Avant de comprendre que ses absences régulières n'étaient pas dues à sa mère malade à Montréal, à sa sœur qui avait besoin d'aide à Sherbrooke, à un voyage de pêche annuel avec des amis.

Ce sont des collègues qui m'ont rendu un fier service. Ils m'ont dit que Sylvain partait en voyage avec sa femme en vacances. Sa femme ? J'espère que je n'ai pas semblé trop surprise. Quelques questions et j'ai compris qu'il est toujours marié. Et heureux, avec ça. Ça m'a été très facile de vérifier l'information. Même de trouver son adresse officielle. Il suffisait d'ouvrir les yeux. De faire taire les battements de cœur.

Il y a toujours bien des limites à se faire prendre pour une valise. Aujourd'hui, justement, je fais la sienne, de valise. Je la remplis de tout ce qu'il a semé chez moi. J'y ai glissé ses lettres. J'irai la porter sur le perron de la maison où il vit avec sa femme. Je choisirai un moment où il n'est pas là, je veux être certaine que c'est elle qui trouvera la valise. Je ne lui en veux pas et je ne veux pas la blesser, mais après tout, ce n'est pas moi qui la blesse, c'est son mari à la double vie. Qui sait, elle remplira peut-être à son tour les valises de Sylvain pour les laisser sur le pas de la porte d'une autre !



Dans le parc, la nuit

Par Lise Légaré

Il marche au milieu de la nuit, au milieu de son insomnie. L'air est frais, ça sent bon l'automne après la pluie. Une lune timide lui sourit à travers les nuages. L'absence de voitures, de vélos et de piétons remplit le silence, transformant la rue devant chez lui en un chemin paisible, tout à la fois familier et mystérieux. Personne ne court, ne crie, ne s'impatiente. Aucun klaxon. Que le vent dans les quelques feuilles retardataires qui n'ont pas encore rejoint le tapis coloré de saison. Et parfois un miaulement...

Il tourne à droite, se dirige vers le petit parc. Dans quelques minutes, il fera demi-tour, retournera vers la maison et essaiera à nouveau de dormir. Il avance lentement, respirant à pleins poumons cet air frais qui lui fait du bien.

Au loin, près du lampadaire, il aperçoit un objet rouge au sol. Comme une boîte perdue, mais facile à repérer. Il accélère le pas. Il reconnaît une valise couverte de collants : un dragon qui crache du feu, un pirate avec son œil de verre, un avion supersonique, un camion de pompier, un superhéros... Il se demande si le petit garçon qu'il en imagine le maître reviendra la chercher demain. L'a-t-il oubliée ? ou déposée là ? ou est-il parti si rapidement, happé par la main d'un adulte, qu'il n'a pas eu le temps de l'attraper ? Peut-être quelqu'un l'a-t-il trouvée là-bas, loin de la lumière, et a décidé de la confier au lampadaire ?

La valise se tient debout. Il se tient debout devant elle. Il attend un moment qu'une complicité s'installe entre eux. Il n'ose pas encore la toucher. Encore moins l'ouvrir. Elle garde ses secrets encore quelque temps. Le temps que la lune disparaisse et que le vent se couche.

Il commence par examiner la valise de plus près. Il remarque, en haut des collants, une lettre écrite au marqueur permanent : « H ». Le nom du petit garçon ? Il s'appelle peut-être Hugo ? ou Henri ? ou encore Hector ? Est-ce bien son nom que la lettre évoque ? L'a-t-il écrite lui-même ? C'est peut-être la toute première lettre qu'il a apprise ?

Plein de questions jaillissent. Il se penche vers la valise rouge, se demandant si elle contient quelques réponses. Il vient pour l'ouvrir, mais quelque chose l'en empêche. Comme l'impression d'être un imposteur, de trahir quelqu'un, de vouloir oublier toutes ces questions. La valise lui semble immense, il a envie de s'éloigner.

La lumière du lampadaire faiblit derrière lui. Il marche rapidement, pressé de rentrer à la maison. La valise restera dans le parc, sans avoir dévoilé son contenu. Une pensée lui traverse l'esprit : il n'y avait sûrement pas de poupée dedans. Pas à cause du petit garçon. Mais parce que lui-même n'a jamais eu le droit d'en avoir une.



Sans retour

Par Michèle Lesage

L'œil desserti, au fond de la valise,
Roule au coin, comme une méprise,
Un œil de verre, pour quoi faire ?
Dans la malle oubliée, repose aussi
Une chose, un jouet hideux,
Une poupée avec deux yeux, une queue,
On croirait presque un singe amaigri.
Un F cousu sur le ventre,
Une lettre échiffée, étrange,
Un gorille sans poil, avachi,
La peau usée jusqu'à la trame,
Une peluche oubliée, un drame.

La valise, au fond du garde-robe,
La gueule ouverte, agoraphobe,
Nous enjoint de s'écarter, de fuir
Les chemins périlleux du souvenir.

L'œil de verre nous fixe, curieux,
Ne nous quitte plus des yeux,
Boo !

Et nous rions de travers
Pour masquer les jours de colère,
De silence et de résignation,
Jusqu'à l'appel inattendu de l'aiglon
En vol précaire, fragile et transitoire,
Comme cette valise, sortie de nulle part.

— On fait quoi avec ?

— On jette, maman.



Une valise trouvée au grenier

Par Martine Marcotte

Pourquoi a-t-on tant de mal à voir dans nos parents et nos grands-parents des êtres humains comme les autres ? Pourquoi nous est-il aussi difficile de concevoir qu'ils ont eu une vie avant nous, qu'ils ont été jeunes, amoureux, malheureux ?

Alors qu'elle n'a pas été notre surprise lorsque mon frère a trouvé, au fin fond du grenier de la maison familiale, cette petite valise qui nous était inconnue. Pour ma part, je n'étais jamais montée au grenier ! Le vertige m'a toujours tenue éloignée des échelles et la claustrophobie, héritée de ma mère, des endroits sombres et exigus. Mon frère, lui, n'était jamais monté dans les combles que sur la commande d'en rapporter les décorations de Noël. Ma sœur, malgré sa mémoire d'éléphant, semblait la découvrir elle aussi. Comme je suis la plus curieuse, la chercheuse de la famille, je l'ai discrètement apportée dans mon ancienne chambre pour l'examiner de plus près.

Le mystérieux bagage ne payait pas de mine, pâle sous la poussière, craquelé. Pourquoi notre mère, connue pour sa franchise désarmante, nous l'avait-elle toujours caché ? Sans cadenas, il suffisait de pousser les fermoirs pour l'ouvrir. Je soulevai précautionneusement le couvercle.

J'y découvris, enveloppés dans du papier de soie bleu, des vêtements de nouveau-né. Anciens sans doute, en tout cas bien plus vieux que les vêtements de bébé ayant appartenus à mes aînés. Dessous, une tout aussi vieille poupée avec une tête de porcelaine et, non pas des yeux peints, mais des yeux de verre. Je doutais qu'elle ait appartenu à maman, sa famille n'ayant pas les moyens d'un tel luxe. Par contre, sa mère bien qu'orpheline avait grandi dans une certaine aisance. Tenait-elle tant à cette poupée qu'elle l'aurait cachée à ses propres filles ? Elle aurait réussi à préserver cet objet fragile tant des mains de sa progéniture que de ses nombreux déménagements ? Perplexe, j'approchai la valise de la fenêtre pour mieux y voir. Je remarquai alors que la doublure se détachait et en soulevant un coin, je trouvai une lettre. Papier craquant, encre si pâle, pouvais-je espérer y découvrir les réponses à mes questionnements ?



La valise bleue

Par Cécile Niles

J-C tire Smockey par la manche en lui disant :

— Tu vois ça, là-bas ?

— Je vois rien moé, en se dirigeant vers la gauche.

— Oui, oui, regarde, c'est bleu, y'a queq'chose de bleu, là... on dirait...

— T'es sûr que t'hallucines pas encore, toé là ?

— Non, non, j'sus pas mal réveillé là et pis... ben straight à part de d'ça à soir. J'ai rien pris encore.

Smockey regarde J-C attentivement, tout en chancelant quelque peu lui-même.

— Dans quoi tu vas m'embarquer encore, toé là ?

— Viens, on va aller voir. C'est juste là, en bas de la petite côte.

— Ouain, je vois ben quelque chose de bleu... mais pour se rendre jusque-là, ouain, il faut enjamber pas mal de ces tas d'ordures là.

— Pouais, y'a rien là, pis on n'a vu d'autre hein ?

Faire le tour du dépotoir fait partie de leur tournée habituelle après le passage des derniers camions de vidange.

— C'est vrai qu'y a pas mal de nouveau stock à soir. Ok, allons-y.

Les deux clochards se soutiennent tant bien que mal, glissant de part et d'autre, en contournant la butte d'ordures pour aller rejoindre ce qui avait attiré le regard de J-C. Chemin faisant Smockey *spotte* une bâche verte. Elle semble en assez bon état pour remplacer celle qu'il s'est fait voler et, tiens là, une paire de bottes de caoutchouc... les siennes prennent l'eau.

Ils arrivent finalement en bas de la pente.

— T'avais raison, chose, c'est bleu !

— Ouais, pis c't'une valise, une grosse valise à part de d'ça !

— Essaye de l'ouvrir. Es-tu barrée ?

J-C la retourne pour la remettre dans le bon sens. Il enlève la boue avec sa manche et commence à manipuler les barrures. La valise a dû être malmenée sur un joli temps pendant le trajet. Il y a une déchirure sur un des coins et une des serrures est entrouverte, alors que l'autre semble vraiment coincée. Mais face au canif du vagabond, elle ne résiste pas longtemps.

— T'as vu ça, J-C ? Ça a d'air du linge neuf ! Qui a ben pu envoyer ça aux vidanges ?

— T'sé mon chum, le monde riche de c'temps-là, y capote pas à peu près, y paraît. Avec la pandémie, la Covid pis toute ça, là.

— Ouais, mais quand même, c'te manteau-là, j'suis sûr qu'y a pas été porté ben longtemps, pis qu'y est ben chaud. Y'est épais, c'est quasiment comme un sleeping bag avec des plumes dedans.

— Pis là, en dessous, y'a un foulard de laine. Y en a deux avec des tuques... pis regarde des mitaines de ski tout en mouton. Ça doit être chaud en p'tit pépère ça avec.

— C'est Sally qui va être contente quand je vas y montrer c'te poupée-là. L'as-tu vue ? R'garde comme est belle, avec ses yeux d'un bleu foncé... comme des billes, en vitre on dirait.

Avant de fouiller plus loin J-C et Smockey ramassent la valise et la roule en la traînant du mieux qu'ils peuvent jusqu'à la bouche de métro XYZ. C'est là qu'ils rejoignent la bande d'amis, démunis comme eux, et avec qui ils partageront ou échangeront le butin. Dans ce monde underground, on partage tout... ou presque.

C'était un des scénarios que Carole avait imaginé en entendant son fils lui dire, quelques semaines après être partie avec la fameuse valise :

— Mais t’sais m’man, c’était la fin de semaine... et puis on était en pleine pandémie. On pouvait pus être en contact avec personne, et puis Renaissance à côté de chez nous, sur le boulevard Saint-Laurent, était fermé à cause du confinement. Ça fait que... on n’a pas eu le choix. On l’a mis dans un des gros containers en passant. *Anyway*, tu devrais être contente, on t’en a débarrassée.

Ceci l’avait rendue songeuse. Très souvent Carole y pensait.

— Qu’est-ce qui a bien pu arriver à ma valise ?

Oui, elle était bleue, grande, solide et remplie de beaux vêtements... et d’autres coussins aussi...

Peut-être que des étudiantes errant dans une ruelle près du Cégep l’auraient trouvée, traînant là... Les petits ensembles en soie et en lin pour aller danser ou pour séduire leur chum. La robe rouge ferait bien à Christiane, avec sa taille de guêpe pour le bal des finissants. Le manteau brun en duvet pour la grande Yvette et la poupée aux yeux de verre, pourquoi pas, ferait le bonheur de Noémie, enceinte de six mois.

La poupée de son enfance, reçue d’une de ses tantes des États. C’était une des sœurs de son père, et sa mère ne l’aimait pas beaucoup. Elle la trouvait vulgaire.

En relisant la lettre estampillée du Connecticut *USA*, sa mère, pourtant une bonne chrétienne, n’avait pu s’empêcher de s’exclamer :

— On rit pus... Le monde des États, ça pète plus haut que l’trou. Y sont riches, eux autres, et pis nous autres on tire le yâble par la queue !

C’était arrivé dans un énorme tonneau beige, avec une grosse bague qui se dévissait pour enlever le couvercle. Des poupées pour les filles, des petits camions et des fusils en plastique pour les gars, des jeux de société, des vêtements, de la lingerie, etc.

En y réfléchissant bien, Carole se dit qu'il faut croire que la disparition de sa valise la dérange encore un peu. Oh, si peu ! Après toutes ces années... un petit pincement parfois... Le lâcher-prise, ça prend du temps et parfois de grands détours avant le détachement complet.

Il reste que, juste d'imaginer des sans-abri se gardant au chaud dans son manteau en duvet, ses mitaines de ski en mouton et ses foulards, ou bien la jeune étudiante, belle à ravir au bal des finissants, la réconforte lui apportant un certain baume au cœur...



Expérience de valise

Par Paule Simard

J'étais là, seul, au milieu des passants. Dix-sept-heures venait de sonner à l'horloge de la salle des pas perdus. Tout autour de moi, les godasses poussiéreuses côtoyaient les chaussures de marque et les espadrilles de toutes façons.

J'étais là, tout cuir dehors, affaissé sur le sol collant de la gare. Je ne payais probablement pas de mine avec ma peau griffée de rayures et de taches récoltées au fil de mes pérégrinations. Sans oublier les trois lettres gravées sur mon col, WPM. Avoir eu l'allure plus moderne, j'aurais peut-être pu apercevoir par mon œil de verre plus de détails sur le lieu où je me trouvais. Mais là, j'y allais au senti.

D'habitude, j'avais mon propriétaire toujours à côté de moi. En ce moment, j'étais seul, abandonné comme Cendrillon au coin du feu un soir de bal. Il faut dire que mon compagnon est assez distrait, toujours le nez en l'air et les yeux ébahis. Sa curiosité n'a pas de fin. Il absorbe tout et butine d'une chose à l'autre tel un enfant dans un magasin de jouet la veille de Noël.

Nous étions arrivés tous les deux par le train provenant du continent. Mon boss, comme je l'appelais parfois, m'avait tiré de la tablette à bagage sans ménagement. J'ai ballotté quelques minutes au bout de sa main, me cognant sans égard aux jambes des malchanceux badauds qui nous frôlaient. Puis arrivés dans le grand hall, la sonnerie discrète de son téléphone s'était fait entendre, un air de violon lancinant qui en disait long son propriétaire. Pour répondre à cet appel, il m'avait laissé tomber au sol, brusquement quoique sans méchanceté. Il s'était mis à faire les cent pas autour de moi. Puis, sans trop que j'en prenne conscience tout de suite, il n'était plus dans les parages.

Après de longues minutes, j'ai senti que l'on commençait à se rendre compte de ma présence. Les pas s'éloignaient, me contournaient. Puis sans crier gare, des hommes armés se sont approchés, de moi. Ils ont rapidement créé un cercle d'exclusion autour de moi. Un courageux s'est avancé muni d'un paravent de protection. Il m'a observé, l'œil sévère. Le petit cadenas, tout sécuritaire qu'il soit, n'a pas pu résister à la paire de pinces avec lesquelles il lui brisât les ouïes.

Avec précaution, l'homme fit sauter mes deux fermetures puis m'ouvrit prestement. Il mit les mains précautionneusement dans le sac et en extirpa un pardessus qu'il examinât et déposât par terre. Puis, avec toutes les précautions du monde, je le sentis me trifouiller les entrailles. Et comme par une parodie de césarienne, il sortit une poupée de guenille. Bien qu'à son allure neuve et souriante, elle n'annonçait pas le danger, le policier la maintint au bout de ses bras en s'assurant que son bouclier était entre eux. Un autre policier s'avança et la tâta délicatement...



Adieu tristesse !

Thème : ne pas utiliser « Je »

et inclure un élément de chacun des règnes animal, végétal et minéral



Cinq ans déjà

Par Louis Bergeron

Le deuil m'afflige, m'étouffe, m'étrangle.

Mon cœur tachycarde. La pierre tombale, choisie avec soin, d'un granit rosé, me toise.

Bien gravé, le message est succinct mais grave. Je suis ému, pensif, lorsqu'un écureuil me ramène à la réalité : ses fleurs préférées, des tulipes jaunes et blanches, enjolivent les lieux.

ASSEZ CETTE TRISTESSE ! C'EST ASSEZ ! REVIVRE !

Bonjour veaux, vaches, cochons ! Lacs, montagnes, forêts ! Amis et parents !

Adieu alcool !

Bonjour eau minérale !

Vive la vie !

Au revoir tristesse !



L'enjôlement

Par Louise Bertrand

Le jour où Raoul s'absenta de la résidence, Madeleine s'attrista, tout comme Georgette et Maurice. C'est que Raoul y occupait une place privilégiée. Malgré son âge avancé, il était toujours agile et démontrait un charme fou auprès de la clientèle en majorité féminine du centre d'hébergement. Raoul pouvait encore occuper tout l'espace vide du parquet, encerclé par les fauteuils roulants. Il débutait son numéro en esquissant quelques pas de danse et terminait en effleurant toutes les mains qui se présentaient, sa façon à lui de recevoir les applaudissements. Les dames se pâmaient devant sa beauté, les hommes le jalouaient presque. C'est que Raoul avait du mordant. Il connaissait les lieux aussi bien que le vieux Mathusalem, le tout premier employé, et il savait mieux que quiconque comment obtenir les grâces de la chef cuistot. Ainsi, sans autre façon que sa présentation, il goûtait le premier à tous les plats, évitant ainsi un empoisonnement collectif. Comme le canari dans la mine, il se prêtait à l'exercice quotidien, acceptant même de terminer les assiettes des petites dames qui lui laissaient leur menu fretin.

Discutant entre elles, Madeleine et Georgette, comblaient un vide.

— Y paraît que Raoul souffre d'une infection. Es-tu au courant ?

— Oui, mais on ne doit pas en parler. Il a sa fierté.

— Ah bon ? Est-ce sérieux ?

— La chef cuistot a dit que c'était inévitable avec tout ce qu'il mange depuis des années. Il aurait une infection urinaire, selon elle.

— C'est compréhensible qu'il soit discret alors.

Et patati et patata...

Les heures s'écoulaient au travers des soins prodigués, des sommes improvisés et de quelques rares activités.

Raoul ne revenait pas.

Raoul s'éteignait à petit feu, là où il était, malgré l'antibiotique reçu.

Raoul ferma les yeux.

Pour l'éternité.

Lorsque la nouvelle se répandit dans sa famille adoptive, il y eut des pleurs et des surprises. Toutes et tous avaient un gros caillou dans la chaussure, comme le suggère l'expression consacrée. Un autre vieux s'en était allé. Sauf que celui-ci laissait ses empreintes derrière.

On lui fit grand honneur. Derrière le talus, dans la cour intérieure, une stèle de marbre fut érigée en son nom sur laquelle était écrit : Ici repose notre meilleur ami, Raoul (2006-2025).

Depuis la disparition de Raoul, constatant la tristesse qui plombait l'ambiance, Maurice eut une idée. Il contacta sa petite-fille Émilie qui travaillait depuis peu à la clinique du coin. Il lui proposa une activité pour redonner vie aux autres résidents et Émilie accepta immédiatement puisqu'elle disposait de toutes les ressources nécessaires pour mener à bien le projet intitulé *Adieu la tristesse !*

Avec l'accord des directions de la clinique et du centre d'hébergement, Émilie se présenta aux résidents chaque lundi du mois, jour généralement gris. Elle détenait à bout de bras la potion magique, soit de petites portions tout juste sevrées de leur mère, l'une s'appelant Mousseline et l'autre Tartine.

Et c'est ainsi que l'une et l'autre firent oublier Raoul. Par leurs cabrioles, leurs jeux incessants dès qu'elles furent sorties de leurs cages, Mousseline et Tartine conquièrent de nouveau le cœur de Madeleine, Georgette et des autres dames.

C'est aussi ainsi que Maurice trouva l'âme sœur en Madeleine, cette dernière ayant appris d'Émilie le projet concocté par son grand-père. Madeleine ne pouvait résister au charme discret d'un soupirant. Chaque fois qu'elle effleurait les mains de Maurice, elle repoussait la tristesse qui était sienne depuis trop longtemps. Chaque fois qu'il clignait lentement des yeux, il trouvait grâce auprès d'elle. Maurice et Madeleine, pourrions-nous dire, menaient désormais une vie de chat.



Cet automne-là

Par Hélène Filteau

Le vent souffle dans les ramures. Devant moi s'ouvre le jardin. La rocaille pimpante, couverte de mousses fleuries multicolores. Le chat sur la terrasse brûlante repose au soleil. Quelle extensibilité quand même !

Le café repose sur la table devant moi. Trois étages de délice, lait, café moka brun et mousse fine.

Il s'assied, prend une gorgée. Une grimace m'apprend qu'il est encore trop chaud.

Ça ne semble pas l'affecter outre mesure, il serre la tasse dans ses mains, hume la vapeur qui s'en échappe et fait une nouvelle tentative. Le café est bon dans ses multiples aspects. Chaleur, réconfort, amertume... un résumé de vie en quelques gorgées.

Le soleil entre à profusion par les fenêtres, côté sud.

Hier, nous avons enterré sa mère. Présentement, il est plus calme et apaisé.

Hier, c'était la folie, le chaos... recevoir toute la famille, les aider à combler leurs besoins du moment.

Ce matin est silencieux... une belle quiétude.

Perdus chacun dans nos pensées.

On entend le bruissement des feuilles du févier et le froissement des pages qui tournent.

Un fond sonore pianistique nous accompagne.

Le chat entre par la porte et vient se rouler sur ses pieds, il se penche, lui parle doucement et sourit.

Son cœur guérira doucement comme dans la tiédeur de ce petit matin d'automne.

Tout à coup, le piano s'emballe et devient invitant. Un seul regard, un mouvement commun et nous entrons dans la danse ! Pourquoi pas un peu de cardio dans cette légère fraîcheur matinale ?

Nos sourires reviennent, le chat, lui aussi, veut entrer dans la danse.

Petit matin de bonheur, adieu tristesse !



Le blanc manteau

Par Françoise Lavigne

La neige a neigé. Elle a recouvert les arbres, les roches, les nids d'écureuils, les perchoirs d'oiseaux. Tout est blanc, figé dans la froidure de ce novembre où l'automne a laissé si rapidement la place à l'hiver. La neige a neigé, mais contrairement aux mots du poète, la vitre n'est pas un jardin de givre. Cette neige hâtive est arrivée quelques jours à peine après avoir fêté les petits monstres, les dinosaures, les robots de toutes sortes. C'est si tôt, disent la plupart des gens.

La neige a neigé, réconfortant les chorales qui, depuis des semaines déjà, entonnent les chants de Noël, les clochettes, les falalas et autres ritournelles qui font la rage de certains mais le bonheur de plusieurs. Les concerts se préparent avec plus d'intensité, puisqu'au début septembre, il était difficile de croire aux paroles du Noël blanc qui nous font revoir les yeux clairs des mamans. La neige est venue raviver les souvenirs des fêtes et, avec eux, les yeux de nos mères.

La neige a neigé et le chat du voisin, un habituel abonné à l'observation des mangeoires de la cour, semble regarder les traces qu'il a laissées sur le sol blanc. Comment être un bon chasseur si on laisse des traces bien visibles jusqu'au refuge de sa proie, semble-t-il se demander.

La neige a neigé, et les voisins pressés de changer la morosité ambiante ont sorti leurs décorations des fêtes. Personnages gonflables de père Noël et de rennes qui remplacent des fantômes et les citrouilles. Les lumières multicolores illuminent la nuit, se reflètent sur le sol blanchi, promettent des rencontres familiales à venir, combattent les nuits qui s'allongent.

La neige a neigé, annonçant une fin d'année avec ses hauts et ses bas. On commence les bilans de l'année; on présume quelles blagues seront au Bye-bye annuel. On fait aussi des bilans plus personnels. Plus de hauts que de bas, il faut bien se le dire, chasser la morosité ambiante.

La neige a neigé, et le blanc manteau apporte ce calme, ce désir des soirées auprès du feu à lire sous la couverte en savourant un apéro, les chants de Noël en sourdine. Repenser aux Noëls d'enfants, à ceux que l'on prépare pour nos petits-enfants. Les pyjamas de l'année sont cousus; des collections de roches pour les spéléologues en herbes sont enveloppées; les boutures des plantes sont faites pour donner dans la continuité; la peluche de petit lapin est décorée d'une boucle rouge pour le cadeau de la petite.

La neige a neigé et les préparatifs des fêtes à venir en cette fin d'année, surprenante à tant d'égards, promettent des retrouvailles joyeuses. Dans la vie, il y a des passages qui nous apprennent à voir la beauté de chaque jour. Adieu tristesse, ce temps des fêtes s'annonce sous le signe des câlins et de la joie d'être ensemble.



Chanson guillerette

Par Michèle Lesage

Roche, papier, ciseau

Sous l'œil amusé des oiseaux

Dans les parcs, les ruelles,

Au milieu du trottoir,

Perchés sur un arbre,

Sans chichi, sans palabre,

Qui gagnera, c'est à voir,

Ce sera il ou elle ?

Jeu de mains

Sans les vilains,

Pas d'armée ni de blessé,

Que des mines enjouées,

Que des perdants sans reddition,

Toutes les quatre saisons

Sur la place publique, des faux jetons,

Un général, un président, un leader,

Leurs grosses fesses sur le béton,

Sous le regard des spectateurs,

Jettent les dés entre les craques de macadam,

Voilà la vérité, messieurs, mesdames

La foule tout autour

Danse une ronde, joue du tambour,

Roche, papier, ciseau

Sous l'œil amusé des oiseaux,

Pas de blessé ni de victoire,

Que des volées de fleurs dans le vent de nos espoirs



Adieu tristesse

Par Martine Marcotte

C'est drôle, le thème d'aujourd'hui me fait penser à l'adieu à un petit animal de compagnie.

D'abord appelé Tristan, notre cochon d'Inde s'étant révélé être une femelle; le plus jeune l'avait rebaptisé Tristesse. Ça nous a tous bien fait rigoler et le nom est resté bien que Tendresse lui aurait mieux convenu.

Tristesse était si douce, si gentille. Son regard était noir et brillant comme de l'onyx, mais il était si attentif qu'il faisait craquer les plus récalcitrants. Ceux-ci nous avaient mis en garde : les petits rongeurs sont souvent des animaux nocturnes. Tristesse, elle, savait se montrer disponible à toute heure du jour et de la nuit. Et discrète avec ça, jamais ses exercices à la roue ne nous ont dérangés.

Végétarienne, Tristesse était gourmande des restes de table que nous lui offrions. Les garçons étaient particulièrement enclins à partager leurs portions de légumes avec elle, il fallait les garder à l'œil.

Cette petite bête nous a offert tant de douceur et de réconfort. Tous pouvaient se confier à elle qui écoutait, sans un bruit, les révélations les plus embarrassantes. Son corps plutôt dodu et chaud se blottissait dans nos bras ou nous nous blottissions contre elle. Elle savait s'ajuster à l'humeur de son partenaire. Bonne compagne des dimanches après-midi de pluie et de lecture sur fond musical, elle pouvait aussi se transformer en une boule de poils hyperactive, coquine, taquine, adorant jouer à la cachette.

C'est ainsi que nous l'avons perdue. Elle était bien cachée lorsque les petits cousins sont venus nous visiter, sans avertissement. Ils ont déboulé dans la maison à grands pas, à grand bruit, à grands cris. Tristesse, si sensible, allait certainement rester à l'abri des regards et profiter de l'occasion pour faire un petit roupillon. C'était sans compter sur le nouveau copain des petits monstres, Roméo. Un sadique qui l'a prise pour un jouet et ne l'a abandonnée qu'après que la vie l'a quittée.

Nos adieux à Tristesse furent déchirants, mais c'est avec tendresse que nous nous rappellerons notre grande amie Tristesse. Que cet horrible chat s'en morde les griffes et ne s'en remette jamais !



Impossibilité d'y adhérer !

Par Cécile Niles

Lorsqu'il m'informa qu'il faisait partie d'un organisme de la protection des animaux, comme par hasard (était-ce un hasard ?), on entendit au loin, mais pas si loin puisque nous l'entendions assez distinctement, une plainte, un gémissement. Non, plutôt un couinement.

Ayant déjà entendu ce son auparavant lorsque mon défunt conjoint s'était levé une nuit où les poules étaient particulièrement bruyantes et semblaient affolées, et pour les protéger du danger annoncé, Manuel avait traversé le corps de l'animal à quelques reprises de sa fourche en fer solide probablement pas mal rouillée par ailleurs. En occurrence un raton laveur qui convoitait depuis fort longtemps nos petites princesses.

Les plaintes, d'abord très fortes, s'étaient peu à peu évanouies jusqu'à devenir un très doux couinement, qui faisait mal à entendre par la fenêtre du deuxième étage. Il faisait nuit noire et donc, pas grand-chose à voir, mon sens de l'audition étant d'autant plus aiguë.

Mais comment faire maintenant pour relier le début de mon récit avec le thème proposé ? La bonne élève, de façon contradictoire un peu délinquante parfois, se montrant le bout du nez. « Adieu tristesse », est-ce possible de l'affirmer un jour, avec franchise et fermeté ?

La tristesse, cette émotion ressentie, à la perte d'une personne, un animal ou une chose à laquelle on tient. À l'idée de perdre mon potager l'an dernier, la tristesse avait élu domicile chez moi. Momentanément bien sûr et pas avec la même intensité que lorsqu'un ou l'autre des membres de ma famille sont devenus malades et sont décédés.

Vous voyez ça, mon beau petit potager, au fond de la cour, presque au centre, bien orienté sud-est, avec les plants de kale vert intense, les concombres-citrons tout ronds et dorés, et les pois mange-tout, croquants à souhait. Ne plus pouvoir faire ma petite tournée quotidienne, soit au lever ou au coucher du soleil, les dorloter, les chouchouter, ne plus pouvoir m'en occuper était inimaginable.

Heureusement cette menace, ce petit conflit avec mon proprio s'est réglé rapidement avec l'intervention bienveillante de mon fils comme médiateur.

Et puis, « adieu tristesse », ça résonne comme « plus jamais ! » Ne plus vouloir le rencontrer dans son environnement ! C'est terminé ! Plus jamais de ressenti de cet ordre ! Ce qui me semble encore une fois impossible à imaginer. Comme être humain, est-ce possible de ne plus ressentir de tristesse dans certaines occasions tout en demeurant bien vivant ?

Être vivant signifie pour moi « ressentir ». Ressentir toutes sortes de sensations et d'émotions, dont la tristesse. Par contre, l'attitude que nous avons face à ces émotions et notre façon de les gérer sont des éléments importants et primordiaux vers la bonne santé mentale d'un individu.

Donc, vous me voyez venir... ayant œuvré dans le milieu des relations humaines pendant plus de vingt ans, et comme être humain, « adieu tristesse » est une prémisse à laquelle, pour moi, il n'y a pas d'adhérence possible.



Le jardin familial

Par Rachelle Rose Anna Marie Rocque

Rose posa ses gants sur la table usée par les saisons. Elle dompta sa chevelure afin de l'attraper et de la tirer sur le derrière de sa tête. Des petites goûtes de sueur pénétrèrent sa bouche sèche. On aurait dit l'eau de mer. Le jardin tourbillonnait autour d'elle. Elle décida de s'assoupir dans la chaise de Ti-loup. Ce petit être crépusculaire dormait encore vu l'heure à laquelle il était entré de chez son ami.

Elle tendit le bras vers son verre d'eau. À la surface, une mouche prenait un bain. Rose ne versa pas son verre dans les plates-bandes. Elle décida de partager avec ce petit être inoffensif. Par crainte de l'avaler, elle posa le récipient sur la table. Elle venait de se faire une nouvelle amie. Sa mère la laisserait tranquille à présent.

— 'Man, où cé qu'ta mis mon cell ?

Les paroles de Ti-loup s'envolèrent dans la bourrasque du vent d'après-midi. Rose ignorait que son fils lui avait parlé. La mouche avait terminé. Rose regarda autour d'elle avant d'engloutir l'eau minérale. Elle sentit une fraîcheur dans tout son corps. Ses paupières se collèrent l'une contre l'autre. Elle avait eu droit à une journée de plus. Reconnaisante, elle frotta son cristal guérisseur en répétant le mantra : ceci aussi passera.

— 'Man, où cé qu'ta mis mon cell ?

La porte de la maison mit fin abruptement à la méditation de Rose. Ti-Loup vêtu d'un boxer noir et blanc avança vers sa mère. Une partie de lui ne voulait pas la déranger, mais il rêvait de voir ce que Cristal lui avait répondu. Avait-elle lu son message ? Ti-Loup inspira l'odeur des lilas qui l'entourent avant de toucher l'épaule de sa mère.

— Oh, t'es réveillé mon Loup.

— 'Man... appelle-moi pu d'même.

— Désolé mon grand.

— Où cé qu'ta mis mon cell ?

— On dit un téléphone cellulaire. As-tu vérifié toutes tes choses avant de m'blâmer ?

— Ouiiii, 'man.

— Allez, reste un peu avec moi au jardin. T'aimais tellement ça quand t'étais p'tit.

Rose agrippa le bras de son fils. Autrefois, elle pouvait le mettre dans une seule main. Maintenant, on aurait dit un apprenti superhéros.

— Tu comprends rien, 'man.

— Allez, reste un peu ! Ça va nous faire du bien.

Un grognement de taureau surgit des narines de Ti-Loup. Il ne voulait pas perdre de temps. Il sentait que Cristal ne comprendrait pas sa question. Demain, toute l'école se moquerait de lui.



De café et de fleurs

Par Paule Simard

Assis dans une buvette, le vieil homme sirotait un café noir. En fait, le café reposait calmement dans la tasse à moitié pleine. Une tasse à motif ethnique, façonnée à la main dans une argile d'un bel ocre jaune qui ressoudait sur les rebords. Cela faisait quelques minutes que l'homme n'avait pas porté la tasse à

sa bouche, distrait par les mouvements des passants devant la vitrine du café. En ce beau samedi de décembre, on s'affolait à l'extérieur, tous afférés à réussir leurs emplettes de Noël.

Le vieil homme se demandait bien ce qui faisait ainsi courir ces gens. Animaux sociaux par excellence, les humains chérissent les retrouvailles familiales. Mais lui ne se souvenait plus quand il avait participé à de telles manifestations. Sûrement plus de trente ou quarante ans, quand la joie s'est éteinte après que sa fiancée a disparu de sa vie. Alors, il traînait sa mélancolie d'un café à l'autre, les rares fois où il mettait le nez hors de son logis. Il s'assoyait toujours devant une fenêtre et regardait la vie passer, vie à laquelle il ne se sentait pas appartenir.

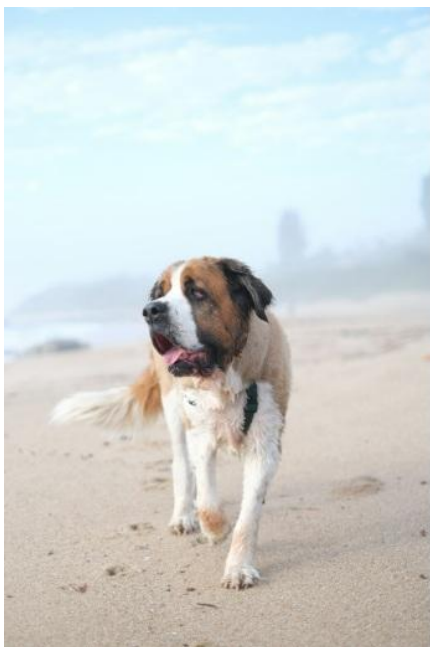
Un bruit à ses côtés le fit sortir de sa torpeur. En sursautant, sa main, souvent un peu ankylosée, s'élança vers la tasse et la fit basculer. Des gouttes de café s'étalèrent autour de la table et certaines se collèrent sur le pantalon du voisin. Il regarda quelques instants le pantalon maculé puis leva les yeux vers son propriétaire. Deux yeux rieurs le fixaient directement. Des yeux de femmes sans maquillage, mais l'abondante tignasse blanche qui encadrait le visage ne laissait aucun doute sur le sexe de son voisin.

Il s'excusa maladroitement, mais la femme lui répondit que ce n'était pas grave, qu'elle n'allait pas laisser quelques gouttes de café assombrir son samedi matin. Une fois le dégât essuyé par le serveur, la dame, de nature extravertie, se mit à papoter avec lui. Il répondait presque machinalement, lui qui, depuis des lustres, n'avait pas eu de conversation soutenue avec une inconnue.

Pour ne pas la fixer des yeux, il laissait son regard errer sur les murs. Les tableaux exposés ce mois-ci dans le café-galerie s'inscrivaient dans le végétal, dans les fleurs. De petits tableaux, très colorés et foisonnant de fleurs, réelles ou imaginaires.

Voyant les yeux de l'homme s'émerveiller devant les tableaux, la voisine lui demanda s'il aimait ce genre de tableau. Tellement subjugué, il n'arrivait pas trouver les mots pour le dire. Surtout qu'au même moment, une personne s'approcha pour féliciter la dame de ses merveilleuses toiles.

Sur-le-champ, il comprit deux choses. La première, qu'il était tombé amoureux des toiles exposées, surtout de celle juste au-dessus de sa voisine dont les roses bleues le perçaient jusqu'au cœur. La seconde, qu'il voulait passer le reste de ses jours avec cette drôle de bonne femme. C'est ainsi qu'en ce Noël 2025, une voix jaillit de son for intérieur : adieu tristesse !



Une chienne et des arbres

Par Sylvie Tardif

Il n'y avait pas meilleur endroit pour panser ses plaies que la forêt. L'homme s'y était réfugié après la rupture. Il y possédait un chalet en rondin. Enfin, il s'agissait d'une cabane toute simple, faite d'une seule pièce à l'exception de la salle d'eau. Il n'y avait pas âme qui vive à des kilomètres à la ronde. Cet isolement lui permettrait de faire le vide, de se retrouver et de

réfléchir à cette femme qu'il aimait profondément et qui n'avait pas su l'aimer en retour. Cette femme avait rompu sans coup de semonce. Il ne comprenait pas ce qui venait de lui arriver. Il était sonné.

Il avait quitté ses potes, la veille, dans un bar du centre-ville, après un match de hockey des Canadiens, sur une note d'humour. Il n'était pas l'homme de sa vie de la femme de sa vie. Tout avait été dit. Ils avaient bu en silence. En fin de soirée, ils s'étaient fait une accolade à grands coups de claques dans le dos en se promettant les uns les autres de faire attention à eux. Ils les aimaient ses chums pour le sport, pour la fête, pour les coups de main. Pour pleurer, il n'avait besoin de personne.

Arrivé au chalet de bon matin, il avait fait un feu de bois dans le poêle aussitôt la porte refermée. Il faisait froid, mais la pièce ne prendrait pas de temps à se réchauffer. Sa chienne Sacha était partie se dégourdir les pattes aussitôt la porte de la camionnette ouverte vers la liberté. Elle devait renifler les pistes de lièvres et de chevreuils. Elle reviendrait quand elle en aurait envie, pour manger surtout, à moins qu'elle n'attrape une proie. Elle était libre comme tous les êtres vivants qu'il aimait. Libre de le choisir ou pas. La femme avait eu peur de la liberté.

Aussitôt les tâches obligatoires à sa survie effectuées, il se rendit compte qu'il avait faim. C'était bon signe, la peine lui avait coupé l'appétit quelques jours. Il serait bien ici pour apaiser la tristesse qui retournait l'estomac. Il sortit une soupe de lentilles de la glacière, la versa dans un chaudron et le posa directement sur le poêle en fonte dont la flamme dansait fortement alimentée par l'air de la cheminée. Il baissa un peu l'intensité du feu. S'il pouvait baisser aussi facilement l'intensité de son amour, tout irait pour le mieux. Ce n'était malheureusement pas si facile.

En prenant place à table, il sourit en regardant une pierre noire polie posée devant lui. Une amie lui avait offert cette pierre en forme de galet, il y a fort longtemps, sur laquelle était gravé le mot « foi ». Foi en la vie, en tout être vivant, en dieu, lui avait-elle dit. Garder la foi que la vie fait bien les choses. Sorcière, pensa-t-il en soupirant.

La soupe engloutie, l'homme ressortit dehors prendre un bol d'air frais, pur et froid de la forêt qui sentait bon le sapinage et le lichen. Il suivit la trace de sa chienne. La neige ne lui permit pas d'avancer si facilement. La nature était belle, mais elle était parfois contrariante. Il s'arrêta, prit appui sur un arbre. Un grand pin. Son père lui avait appris à faire la différence entre le pin blanc, le pin jaune et le pin rouge à la façon dont sont disposées les aiguilles au bout de la branche. Il aimait les arbres qui communiquaient entre eux par les racines. Il aurait aimé communiquer mieux. Il aurait aimé être compris en silence. Les silences parlent beaucoup. Ils ne sont pas toujours qu'une absence de mots. Ils sont aussi une présence à soi, à l'autre, qui se veut juste et vraie. La femme n'aimait pas le silence qu'elle confondait avec le mépris alors qu'il n'en était rien.

Sacha le retrouva alors qu'il retournait vers la cabane, épuisé d'avoir tant marché dans les boisés couverts de neige. Elle était joyeuse du matin au soir. Cette chienne riait tout le temps. Elle était surtout heureuse d'être avec lui. Cœur de chien. Il avait la loyauté du chien qui rend les humains vulnérables. La femme n'aimait pas la chienne. Sacha l'avait bien sentie. Il faut se méfier des personnes que les chiens n'aiment pas.

La chienne courait devant lui s'assurant toutefois de ne pas mettre trop de distance entre eux. La distance est parfois nécessaire. L'éloignement, c'est autre chose. Ça fait mal. Revenus à la cabane, l'homme et la chienne se secouèrent pour enlever la neige accrochée aux vêtements ou à la fourrure. Il n'y avait rien à faire le soir au milieu des bois, sinon lire ou dormir. Pas d'écran, pas de réseau wifi. L'homme prit un roman qu'il n'avait pas encore entamé. Il deviendrait peut-être le titre de ce livre : « Le vieil homme qui lisait des romans d'amour ». Étendu dans son lit, Sacha avait déposé sa grosse tête de Saint-Bernard sur ses jambes et elle le regardait. Ça va aller, lui dit-il. Ne t'en fais pas trop, ça va aller. Il faut juste un peu de temps.

Rassurée, Sacha ferma les yeux et s'endormit. Il aimait le son de sa respiration. La chienne l'apaisait. Les chiens ont tout le temps du monde. La femme vivait dans l'urgence. C'était compliqué pour rien. Il savait que la tristesse passerait. Il avait la foi que la vie fait parfois bien les choses. La peine était toutefois bien présente. Son cœur se serra à la pensée de cette femme qu'il aimait encore. Au milieu de la forêt, les larmes se mirent à couler doucement jusqu'à ce qu'il s'endorme de fatigue. Demain, l'homme serait déjà mieux, la chienne y veillerait.